Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Colette

SIDO

(1930)

Table des matières

I

– Et pourquoi cesserais-je d'être de mon village ? Il n'y faut pas compter. Te voilà bien fière, mon pauvre Minet-Chéri, parce que tu habites Paris depuis ton mariage. Je ne peux pas m'empêcher de rire en constatant combien tous les Parisiens sont fiers d'habiter Paris, les vrais parce qu'ils assimilent cela à un titre nobiliaire, les faux parce qu'ils s'imaginent avoir monté en grade. À ce compte-là, je pourrais me vanter que ma mère est née boulevard Bonne-Nouvelle ! Toi, te voilà comme le pou sur ses pieds de derrière parce que tu as épousé un Parisien. Et quand je dis un Parisien… Les vrais Parisiens d'origine ont moins de caractère dans la physionomie. On dirait que Paris les efface !

Elle s'interrompait, levait le rideau de tulle qui voilait la fenêtre :

– Ah ! voici Mlle Thévenin qui promène en triomphe, dans toutes les rues, sa cousine de Paris. Elle n'a pas besoin de le dire, que cette dame Quériot vient de Paris : beaucoup de seins, les pieds petits, et des chevilles trop fragiles pour le poids du corps ; deux ou trois chaînes de cou, les cheveux très bien coiffés… Il ne m'en faut pas tant pour savoir que cette dame Quériot est caissière dans un grand café. Une caissière parisienne ne pare que sa tête et son buste, le reste ne voit guère le jour. En outre, elle ne marche pas assez et engraisse de l'estomac. Tu verras beaucoup, à Paris, ce modèle de femme-tronc.

Ainsi parlait ma mère, quand j'étais moi-même, autrefois, une très jeune femme. Mais elle avait commencé, bien avant mon mariage, de donner le pas à la province sur Paris. Mon enfance avait retenu des sentences, excommunicatoires le plus souvent, qu'elle lançait avec une force d'accent singulière. Où prenait-elle leur autorité, leur suc, elle qui ne quittait pas, trois

fois l'an, son département ? D'où lui venait le don de définir, de pénétrer, et cette forme décrétale de l'observation ?

Ne l'eussé-je pas tenu d'elle, qu'elle m'eût donné, je crois, l'amour de la province, si par province on n'entend pas seulement un lieu, une région éloignés de la capitale, mais un esprit de caste, une pureté obligatoire des mœurs, l'orgueil d'habiter une demeure ancienne, honorée, close de partout, mais que l'on peut ouvrir à tout moment sur ses greniers aérés, son fenil empli, ses maîtres façonnés à l'usage et à la dignité de leur maison.

En vraie provinciale, ma charmante mère, « Sido », tenait souvent ses yeux de l'âme fixés sur Paris. Théâtres de Paris, modes, fêtes de Paris, ne lui étaient ni indifférents, ni étrangers. Tout au plus les aimait-elle d'une passion un peu agressive, rehaussée de coquetteries, bouderies, approches stratégiques et danses de guerre. Le peu qu'elle goûtait de Paris, tous les deux ans environ, l'approvisionnait pour le reste du temps. Elle revenait chez nous lourde de chocolat en barre, de denrées exotiques et d'étoffes en coupons, mais surtout de programmes de spectacles et d'essence à la violette, et elle commençait de nous peindre Paris dont tous les attraits étaient à sa mesure, puisqu'elle ne dédaignait rien.

En une semaine elle avait visité la momie exhumée, le musée agrandi, le nouveau magasin, entendu le ténor et la conférence sur la *Musique birmane*. Elle rapportait un manteau modeste, des bas d'usage, des gants très chers.

Surtout elle nous rapportait son regard gris voltigeant, son teint vermeil que la fatigue rougissait, elle revenait ailes battantes, inquiète de tout ce qui, privé d'elle, perdait la chaleur et le goût de vivre. Elle n'a jamais su qu'à chaque retour l'odeur de sa pelisse en ventre-de-gris, pénétrée d'un parfum châtain clair, féminin, chaste, éloigné des basses séductions axillaires, m'ôtait la parole et jusqu'à l'effusion.

D'un geste, d'un regard elle reprenait tout. Quelle promptitude de main ! Elle coupait des bolducs roses, déchaînait des comestibles coloniaux, repliait avec soin les papiers noirs gou-

dronnés qui sentaient le calfatage. Elle parlait, appelait la chatte, observait à la dérobée mon père amaigri, touchait et flairait mes longues tresses pour s'assurer que j'avais brossé mes cheveux… Une fois qu'elle dénouait un cordon d'or sifflant, elle s'aperçut qu'au géranium prisonnier contre la vitre d'une des fenêtres, sous le rideau de tulle, un rameau pendait, rompu, vivant encore. La ficelle d'or à peine déroulée s'enroula vingt fois autour du rameau rebouté, étayé d'une petite éclisse de carton… Je frissonnai, et crus frémir de jalousie, alors qu'il s'agissait seulement d'une résonance poétique, éveillée par la magie du secours efficace scellé d'or…

Il ne lui manquait, pour être une provinciale type, que l'esprit de dénigrement. Le sens critique, en elle, se dressait vigoureux, versatile, chaud et gai comme un jeune lézard. Elle happait au vol le trait marquant, la tare, signalait d'un éclair des beautés obscures, et traversait, lumineuse, des cœurs étroits.

– Je suis rouge, n'est-ce pas ? demandait-elle au sortir de quelque âme en forme de couloir.

Elle était rouge en effet. Les pythonisses authentiques, ayant plongé au fond d'autrui, émergent à demi suffoquées. Une visite banale, parfois, la laissait cramoisie et sans force aux bras du grand fauteuil capitonné, en reps vert.

– Ah ! ces Vivenet !… Que je suis fatiguée… Ces Vivenet, mon Dieu !

– Qu'est-ce que qu'ils t'ont fait, maman ?

J'arrivais de l'école, et je marquais ma petite mâchoire, en croissants, dans un talon de pain frais, comblé de beurre et de gelée de framboises…

– Ce qu'ils m'ont fait ? Ils sont venus. Que m'auraient-ils fait d'autre, et de pire ? Les deux jeunes époux en visite de noces, flanqués de la mère Vivenet… Ah ! ces Vivenet !

Elle ne m'en disait guère plus, mais plus tard, quand mon père rentrait, j'écoutais le reste.

– Oui, contait ma mère, des mariés de quatre jours ! Quelle inconvenance ! des mariés de quatre jours, cela se cache, ne traîne pas dans les rues, ne s'étale pas dans des salons, ne s'affiche pas avec une mère de la jeune mariée ou du jeune marié… Tu ris ? Tu n'as aucun tact. J'en suis encore rouge, d'avoir vu cette jeune femme de quatre jours. Elle était gênée, elle, au moins. Un air d'avoir perdu son jupon, ou de s'être assise sur un banc frais peint. Mais lui, l'homme… Une horreur. Des pouces d'assassin, et une paire de tout petits yeux embusqués au fond de ses deux grands yeux. Il appartient à un genre d'hommes qui ont la mémoire des chiffres, qui mettent la main sur leur cœur quand ils mentent et qui ont soif l'après-midi, ce qui est un signe de mauvais estomac et de caractère acrimonieux.

– Pan ! applaudissait mon père.

Bientôt j'avais mon tour, pour avoir sollicité la permission de porter des chaussettes l'été.

– Quand auras-tu fini de vouloir imiter Mimi Antonin dans tout ce qu'elle fait, chaque fois qu'elle vient en vacances chez sa grand-mère ? Mimi Antonin est de Paris, et toi d'ici. C'est l'affaire des enfants de Paris de montrer l'été leurs flûtes, sans bas, et l'hiver leurs pantalons trop courts et de pauvres petites fesses rouges. Les mères parisiennes remédient à tout, quand leurs enfants grelottent, par un petit tour de cou en mongolie blanche. Par les très grands froids, elles ajoutent une toque assortie. Et puis on ne commence pas à onze ans à porter des chaussettes. Avec les mollets que je t'ai faits ? Mais tu aurais l'air d'une sauteuse de corde, et il ne te manquerait qu'une sébile en fer blanc.

Ainsi parlait-elle, et sans chercher jamais ses mots ni quitter ses armes, j'appelle armes ses deux paires de « verres », un couteau de poche, souvent une brosse à habits, un sécateur, de vieux gants, parfois le sceptre d'osier, épanoui en raquette trilobée, qu'on nomme « tapette » et qui sert à fouetter les rideaux

et les meubles. La fantaisie de ma mère ne pliait que devant les dates qu'on fête, en province, par les nettoyages à fond, la lessive, l'embaumement des lainages et des fourrures. Mais elle ne se plaisait ni au fond des placards, ni dans la funèbre poudre du camphre, qu'elle remplaçait d'ailleurs par quelques cigares coupés en berlingots, les culots des pipes d'écume de mon père, et de grosses araignées qu'elle enfermait dans l'armoire giboyeuse, refuge des mites d'argent.

C'est qu'elle était agile et remuante, mais non ménagère appliquée ; propre, nette, dégoûtée, mais loin du génie maniaque et solitaire qui compte les serviettes, les morceaux de sucre et les bouteilles pleines. La flanelle en mains, et surveillant la servante qui essuyait longuement les vitres en riant au voisin, il lui échappait des cris nerveux, d'impatients appels à la liberté.

– Quand j'essuie longtemps et avec soin mes tasses de Chine, disait-elle, je me sens vieillir…

Elle atteignait, loyale, la fin de la tâche. Alors elle franchissait les deux marches de notre seuil, entrait dans le jardin. Sur-le-champ tombaient son excitation morose et sa rancune. Toute présence végétale agissait sur elle comme un antidote, et elle avait une manière étrange de relever les roses par le menton pour les regarder en plein visage.

– Vois comme cette pensée ressemble au roi Henri VIII d'Angleterre, avec sa barbe ronde, disait-elle. Au fond, je n'aime pas beaucoup ces figures de reîtres qu ont les pensées jaunes et violettes…

* * *

Dans mon quartier natal, on n'eût pas compté vingt maisons privées de jardin. Les plus mal partagées jouissaient d'une cour, plantée ou non, couverte ou non de treilles. Chaque façade cachait un « jardin-de-derrière » profond, tenant aux autres jardins-de-derrière par des murs mitoyens. Ces jardins-de-derrière donnaient le ton au village. On y vivait l'été, on y lessivait ; on y fendait le bois l'hiver, on y besognait en toute saison,

et les enfants, jouant sous les hangars, perchaient sur les ridelles des chars à foin dételés.

Les enclos qui jouxtaient le nôtre ne réclamaient pas de mystère la déclivité du sol, des murs hauts et vieux, des rideaux d'arbres protégeaient notre « jardin d'en haut » et notre « jardin d'en bas ». Le flanc sonore de la colline répercutait les bruits, portait, d'un atoll maraîcher cerné de maisons à un « parc d'agrément », les nouvelles.

De notre jardin, nous entendions, au Sud, Miton éternuer en bêchant et parler à son chien blanc dont il teignait, au 14 juillet, la tête en bleu et l'arrière-train en rouge. Au Nord, la mère Adolphe chantait un petit cantique en bottelant des violettes pour l'autel de notre église foudroyée, qui n'a plus de clocher. À l'Est, une sonnette triste annonçait chez le notaire la visite d'un client… Que me parle-t-on de la méfiance provinciale ? Belle méfiance ! Nos jardins se disaient tout.

Oh ! aimable vie policée de nos jardins ! Courtoisie, aménité de potager à « fleuriste » et de bosquet à basse-cour ! Quel mal jamais fût venu pardessus un espalier mitoyen, le long des faîtières en dalles plates cimentées de lichen et d'orpin brûlant, boulevard des chats et des chattes ? De l'autre côté, sur la rue, les enfants insolents musaient, jouaient aux billes, troussaient leurs jupons, au-dessus du ruisseau ; les voisins se dévisageaient et jetaient une petite malédiction, un rire, une épluchure dans le sillage de chaque passant, les hommes fumaient sur les seuils et crachaient… Gris de fer, à grands volets décolorés, notre façade à nous ne s'entrouvrait que sur mes gammes malhabiles, un aboiement de chien répondant aux coups de sonnette, et le chant des serins verts en cage.

Peut-être nos voisins imitaient-ils, dans leurs jardins, la paix de notre jardin où les enfants ne se battaient point, où bêtes et gens s'exprimaient avec douceur, un jardin où, trente années durant, un mari et une femme vécurent sans élever la voix l'un contre l'autre…

Il y avait dans ce temps-là de grands hivers, de brûlants étés. J'ai connu, depuis, des étés dont la couleur, si je ferme les yeux, est celle de la terre ocreuse, fendillée entre les tiges du blé et sous la géante ombelle du panais sauvage, celle de la mer grise ou bleue. Mais aucun été, sauf ceux de mon enfance, ne commémore le géranium écarlate et la hampe enflammée des digitales. Aucun hiver n'est plus d'un blanc pur à la base d'un ciel bourré de nues ardoisées, qui présageaient une tempête de flocons plus épais, puis un dégel illuminé de mille gouttes d'eau et de bourgeons lancéolés… Ce ciel pesait sur le toit chargé de neige des greniers à fourrages, le noyer nu, la girouette, et pliait les oreilles des chattes… La calme et verticale chute de neige devenait oblique, un faible ronflement de mer lointaine se levait sur ma tête encapuchonnée, tandis que j'arpentais le jardin, happant la neige volante… Avertie par ses antennes, ma mère s'avançait sur la terrasse, goûtait le temps, me jetait un cri :

– La bourrasque d'Ouest ! Cours ! Ferme les lucarnes du grenier !… La porte de la remise aux voitures !… Et la fenêtre de la chambre du fond !

Mousse exalté du navire natal, je m'élançais, claquant des sabots, enthousiasmée si du fond de la mêlée blanche et bleu noir, sifflante, un vif éclair, un bref roulement de foudre, enfants d'Ouest et de Février, comblaient tous deux un des abîmes du ciel… Je tâchais de trembler, de croire à la fin du monde.

Mais dans le pire du fracas ma mère, l'œil sur une grosse loupe cerclée de cuivre, s'émerveillait, comptant les cristaux ramifiés d'une poignée de neige qu'elle venait de cueillir aux mains même de l'Ouest rué sur notre jardin…

* * *

O géraniums, ô digitales… Celles-ci fusant des bois-taillis, ceux-là en rampe allumés au long de la terrasse, c'est de votre reflet que ma joue d'enfant reçut un don vermeil. Car « Sido » aimait au jardin le rouge, le rose, les sanguines filles du rosier, de la croix-de-Malte, des hortensias et des bâtons-de-Saint-Jacques, et même le coqueret-alkékenge, encore qu'elle accusât

sa fleur, veinée de rouge sur pulpe rose, de lui rappeler un mou de veau frais… À contrecœur elle faisait pacte avec l'Est : « Je m'arrange avec lui », disait-elle. Mais elle demeurait pleine de suspicion et surveillait, entre tous les cardinaux et collatéraux, ce point glacé, traître, aux jeux meurtriers. Elle lui confiait des bulbes de muguet, quelques bégonias, et des crocus mauves, veilleuses des froids crépuscules.

Hors une corne de terre, hors un bosquet de lauriers-cerises dominés par un junko-biloba – je donnais ses feuilles, en forme de raie, à mes camarades d'école, qui les séchaient entre les pages de l'atlas – tout le chaud jardin se nourrissait d'une lumière jaune, à tremblements rouges et violets, mais je ne pourrais dire si ce rouge, ce violet dépendaient, dépendent encore d'un sentimental bonheur ou d'un éblouissement optique. Étés réverbérés par le gravier jaune et chaud, étés traversant le jonc tressé de mes grands chapeaux, étés presque sans nuits… Car j'aimais tant l'aube, déjà, que ma mère me l'accordait en récompense. J'obtenais qu'elle m'éveillât à trois heures et demie, et je m'en allais, un panier vide à chaque bras, vers des terres maraîchères qui se réfugiaient dans le pli étroit de la rivière, vers les fraises, les cassis et les groseilles barbues.

À trois heures et demie, tout dormait dans un bleu originel, humide et confus, et quand je descendais le chemin de sable, le brouillard retenu par son poids baignait d'abord mes jambes, puis mon petit torse bien fait, atteignait mes lèvres, mes oreilles et mes narines plus sensibles que tout le reste de mon corps… J'allais seule, ce pays mal pensant était sans dangers. C'est sur ce chemin, c'est à cette heure que je prenais conscience de mon prix, d'un état de grâce indicible et de ma connivence avec le premier souffle accouru, le premier oiseau, le soleil encore ovale, déformé par son éclosion…

Ma mère me laissait partir, après m'avoir nommée « Beauté, Joyau-tout-en-or » ; elle regardait courir et décroître sur la pente son œuvre, – « chef-d'œuvre » disait-elle. J'étais peut-être jolie ; ma mère et mes portraits de ce temps-là ne sont pas toujours d'accord… Je l'étais, à cause de mon âge et du lever du jour, à cause des yeux bleus assombris par la verdure, des che-

veux blonds qui ne seraient lissés qu'à mon retour, et de ma supériorité d'enfant éveillée sur les autres enfants endormis.

Je revenais à la cloche de la première messe. Mais pas avant d'avoir mangé mon saoul, pas avant d'avoir, dans les bois, décrit un grand circuit de chien qui chasse seul, et goûté l'eau de deux sources perdues, que je révérais. L'une se haussait hors de la terre par une convulsion cristalline, une sorte de sanglot, et traçait elle-même son lit sableux. Elle se décourageait aussitôt née et replongeait sous la terre. L'autre source, presque invisible, froissait l'herbe comme un serpent, s'étalait secrète au centre d'un pré où des narcisses, fleuris en ronde, attestaient seuls sa présence. La première avait goût de feuille de chêne, la seconde de fer et de tige de jacinthe… Rien qu'à parler d'elles je souhaite que leur saveur m'emplisse la bouche au moment de tout finir, et que j'emporte, avec moi, cette gorgée imaginaire…

* * *

Entre les points cardinaux auxquels ma mère dédiait des appels directs, des répliques qui ressemblaient, ouïes du salon, à de brefs soliloques inspirés, et les manifestations, généralement botaniques, de sa courtoisie ; – entre Cèbe et la rue des Vignes, entre la mère Adolphe et Me de Fourolles, une zone de points collatéraux, moins précise et moins proche, prenait contact avec nous par des sons et des signaux étouffés. Mon imagination, mon orgueil enfantins situaient notre maison au centre d'une rose de jardins, de vents, de rayons, dont aucun secteur n'échappait tout à fait à l'influence de ma mère.

Bien que ma liberté, à toute heure, dépendît d'une escalade facile – une grille, un mur, un « toiton » incliné – l'illusion et la foi me revenaient dès que j'atterrissais, au retour, sur le gravier du jardin. Car, après la question « D'où viens-tu ?… » et le rituel froncement de sourcils, ma mère reprenait son tranquille, son glorieux visage de jardin, beaucoup plus beau que son soucieux visage de maison. De par sa suzeraineté et sa sollicitude, les murs grandissaient, des terres inconnues remplaçaient les enclos que j'avais sautillant de mur à mur, de branche à branche, aisément franchis, et j'assistais aux prodiges familiers :

– C’est vous que j’entends, Cèbe ? criait ma mère. Avez-vous vu ma chatte ?

Elle repoussait en arrière la grande capeline de paille rousse, qui tombait sur son dos, retenue à son cou par un ruban de taffetas marron, et elle renversait la tête pour offrir au ciel son intrépide regard gris, son visage couleur de pomme d’automne. Sa voix frappait-elle l’oiseau de la girouette, la bondrée planante, la dernière feuille du noyer, ou la lucarne qui avalait, au petit matin, les chouettes ?… O surprise, ô certitude… D’une nue à gauche une voix de prophète enrhumé versait un « Non, Madame Colê…ê…tte ! » qui semblait traverser à grand-peine une barbe en anneaux, des pelotes de brumes, et glisser sur des étangs fumants de froid. Ou bien :

– « Oui…î…î, Madame Colê…ê…tte », chantait à droite une voix d’ange aigrelet, probablement branché sur le cirrus fusiforme qui naviguait à la rencontre de la jeune lune. « Elle vous a entendû… ûe… Elle pâ…â…sse par le h… lâs…

– Merci ! criait ma mère, au jugé. Si c’est vous, Cèbe, rendez-moi donc mon piquet et mon cordeau à repiquages ! J’en ai besoin pour aligner les laitues. Et faites doucement, je suis contre les hortensias !

Apport de songe, fruit d’une lévitation magique, jouet de sabbat, le piquet, quenouillé de ses dix mètres de cordelette, voyageait par les airs, tombait couché aux pieds de ma mère…

D’autres fois, elle vouait à des génies subalternes, invisibles, une fraîche offrande. Fidèle au rite, elle renversait la tête, consultait le ciel :

– Qui veut de mes violettes doubles rouges ? criait-elle.

– Moi, Madame Colê… ê… tte ! répondait l’inconnaissable de l’Est, plaintif et féminin.

– Prenez !

Le petit bouquet, noué d'une feuille aqueuse de jonquille, volait en l'air, recueilli avec gratitude par l'Orient plaintif.

– Qu'elles sentent donc bon ! Dire que je n'arrive pas à élever les pareil...eî...lles !

« Naturellement », pensais-je. Et j'étais près d'ajouter « C'est une question de climats... »

* * *

Levée au jour, parfois devançant le jour, ma mère accordait aux points cardinaux, à leurs dons comme à leurs méfaits, une importance singulière. C'est à cause d'elle, par tendresse invétérée, que dès le matin, et du fond du lit je demande : « D'où vient le vent ? » À quoi l'on me répond : « Il fait bien joli... C'est plein de passereaux dans le Palais-Royal... Il fait vilain... Un temps de saison » Il me faut maintenant chercher la réponse en moi-même, guetter la course du nuage, le ronflement marin de la cheminée, réjouir ma peau du souffle d'Ouest, humide, organique et lourd de significations comme la double haleine divergente d'un montre amical. À moins que je ne me replie haineusement devant la bise d'Est, l'ennemi, le beau-froid-sec et son cousin du Nord. Ainsi faisait ma mère, coiffant de cornets en papier toutes les petites créatures végétales assaillies par la lune rousse : « Il va geler, la chatte danse », disait-elle.

Son ouïe, qu'elle garda fine, l'informait aussi, et elle captait des avertissements éoliens.

– Écoute sur Moutiers ! me disait-elle.

Elle levait l'index, et se tenait debout entre les hortensias, la pompe et le massif de rosiers. Là, elle centralisait les enseignements d'Ouest, par-dessus la clôture la plus basse.

– Tu entends ?... Rentre le fauteuil, ton livre, ton chapeau il pleut sur Moutiers. Il pleuvra ici dans deux ou trois minutes seulement.

Je tendais mes oreilles « sur Moutiers » ; de l'horizon venaient un bruit égal de perles versées dans l'eau et la plate odeur de l'étang criblé de pluie, vannée sur ses vases verdâtres… Et j'attendais, quelques instants, que les douces gouttes d'une averse d'été, sur mes joues, sur mes lèvres, attestassent l'infaillibilité de celle qu'un seul être au monde – mon père – nommait « Sido ».

Des présages, décolorés par sa mort, errent encore autour de moi. L'un tient au Zodiaque, l'autre est purement botanique : quelques signes jouent avec les vents, les lunaisons, les eaux souterraines. C'est à cause d'eux que ma mère trouvait Paris fastidieux, car ils n'étaient libres, efficaces, péremptoires, qu'au plein air de notre province.

– Pour vivre â Paris, me confiait-elle, il m'y faudrait un beau jardin. Et encore !… Ce n'est pas dans un jardin de Paris que je pourrais cueillir et coudre pour toi, sur un petit carton, les grands grains d'avoine barbue, qui sont de si sensibles baromètres.

Je me gourmande d'avoir égaré, jusqu'au dernier, ces baromètres rustiques, grains d'avoine dont les deux barbes, aussi longues que celles des crevettes-bouquet, viraient, crucifiées sur un carton, à gauche, à droite, prédisant le sec et le mouillé. « Sido »n'avait point sa pareille pour feuilleter, en les comptant, les pelures micacées des oignons.

– Une… deux… trois robes ! Trois robes sur l'oignon !

Elle laissait choir lunettes ou binocle sur ses genoux, ajoutait pensivement :

– C'est signe de grand hiver. Je ferai habiller de paille la pompe. D'ailleurs, la tortue s'est déjà enterrée. Et les écureuils, autour de la Guillemette, ont volé les noix et les noisettes en quantité pour leurs provisions. Les écureuils savent toujours tout.

Annonçait-on, dans un journal, le dégel ? Ma mère haussait l'épaule, riait de mépris :

– Le dégel ? Les météorologues de Paris ne m'en apprendront pas ! Regarde les pattes de la chatte !

Frileuse, la chatte en effet pliait sous elle des pattes invisibles, et serrait fortement les paupières.

– Pour un petit froid passager, continuait « Sido », la chatte se roule en turban, le nez contre la naissance de la queue. Pour un grand froid, elle gare la plante de ses pattes de devant et les roule en manchon.

Sur des gradins de bois peints en vert, elle entretenait toute l'année des reposoirs de plantes en pots, géraniums rares, rosiers nains, reines-des-prés aux panaches de brume blanche et rose, quelques « plantes grasses » poilues et trapues comme des crabes, des cactus meurtriers… Un angle de murs chauds gardait des vents sévères son musée d'essais, des godets d'argile rouge où je ne voyais que terre meuble et dormante.

– Ne touche pas !

– Mais rien ne pousse !

– Et qu'en sais-tu ? Est-ce toi qui en décides ? Lis, sur les fiches de bois qui sont plantées dans les pots ! Ici, graines de lupin bleu ; là, un bulbe de narcisse qui vient de Hollande ; là, graines de physalis ; là, une bouture d'hibiscus – mais non, ce n'est pas une branche morte ! – et là, des semences de pois de senteur dont les fleurs ont des oreilles comme des petits lièvres. Et là… Et là…

– Et là ?…

Ma mère rejetait son chapeau en arrière, mordillait la chaîne de son lorgnon, m'interrogeait avec ingénuité :

– Je suis bien ennuyée… je ne sais plus si c'est une famille de bulbes de crocus, que j'ai enterrés, ou bien une chrysalide de paon-de-nuit…

– Il n'y a qu'à gratter, pour voir…

Une main preste arrêtait la mienne – que n'a-t-on moulé, peint, ciselé cette main de « Sido », brunie, tôt gravée de rides par les travaux ménagers, le jardinage, l'eau froide et le soleil, ses doigts longs bien façonnés en pointe, ses beaux ongles ovales et bombés…

– À aucun prix ! Si c'est la chrysalide, elle mourra au contact de l'air ; si c'est le crocus, la lumière flétrira son petit rejet blanc, – et tout sera à recommencer ! Tu m'entends bien ? Tu n'y toucheras pas ?

– Non, maman…

À ce moment, son visage, enflammé de foi, de curiosité universelle, disparaissait sous un autre visage plus âgé, résigné et doux. Elle savait que je ne résisterais pas, moi non plus, au désir de savoir, et qu'à son exemple je fouillerais, jusqu'à son secret, la terre du pot à fleurs. Elle savait que j'étais sa fille, moi qui ne pensais pas à notre ressemblance, et que déjà je cherchais, enfant, ce choc, ce battement accéléré du cœur, cet arrêt du souffle : la solitaire ivresse du chercheur de trésor. Un trésor, ce n'est pas seulement ce que couvent la terre, le roc ou la vague. La chimère de l'or et de la gemme n'est qu'un informe mirage il importe seulement que je dénude et hisse au jour ce que l'œil humain n'a pas, avant le mien, touché…

J'allais donc, grattant à la dérobée le jardin d'essai, surprendre la griffe ascendante du cotylédon, le viril surgeon que le printemps chassait de sa gaine. Je contrariais l'aveugle dessein que poursuit la chrysalide d'un noir brun bilieux et la précipitais d'une mort passagère au néant définitif.

– Tu ne comprends pas… Tu ne peux pas comprendre. Tu n'es qu'une petite meurtrière de huit ans… de dix ans… Tu ne comprends rien encore à ce qui veut vivre…

Je ne recevais pas, en paiement de mes méfaits, d'autre punition. Celle-là m'était d'ailleurs assez dure.

« Sido » répugnait à toute hécatombe de fleurs. Elle qui ne savait que donner, je l'ai pourtant vue refuser les fleurs qu'on venait parfois quêter pour parer un corbillard ou une tombe. Elle se faisait dure, fronçait les sourcils et répondait « non » d'un air vindicatif.

– Mais c'est pour le pauvre M. Enfert, qui est mort hier à la nuit ! La pauvre Mme Enfert fait peine, elle dit qu'elle voudrait voir partir son mari sous les fleurs, que ce serait sa consolation ! Vous qui avez de si belles roses-mousse, madame Colette…

– Mes roses-mousse ! Quelle horreur ! Sur un mort !

Après ce cri, elle se reprenait et répétait :

– Non. Personne n'a condamné mes roses à mourir en même temps que M. Enfert.

Mais elle sacrifiait volontiers une très belle fleur à un enfant très petit, un enfant encore sans parole, comme le petit qu'une mitoyenne de l'Est lui apporta par orgueil, un jour, dans notre jardin. Ma mère blâma le maillot trop serré du nourrisson, dénoua le bonnet à trois pièces, l'inutile fichu de laine, et contempla à l'aise les cheveux en anneaux de bronze, les joues, les yeux noirs sévères et vastes d'un garçon de dix mois, plus beau vraiment que tous les autres garçons de dix mois. Elle lui donna une rose cuisse-de-nymphe-émue qu'il accepta avec emportement, qu'il porta à sa bouche et suça, puis il pétrit la fleur dans ses puissantes petites mains, lui arracha des pétales, rebordés et sanguins à l'image de ses propres lèvres…

– Attends, vilain ! dit sa jeune mère.

Mais la mienne applaudissait, des yeux et de la voix, au massacre de la rose, et je me taisais, jalouse…

Elle refusait régulièrement aussi de prêter géraniums doubles, pélargoniums, lobélias, rosiers nains et reines-des-prés aux reposoirs de la Fête-Dieu, car elle s'écartait, – baptisée, mariée à l'église – des puérilités et des fastes catholiques. J'obtins d'elle la permission de suivre le catéchisme entre onze et douze ans, et les cantiques du « Salut ».

Le premier mai, comme mes camarades de catéchisme, je couchai le lilas, la camomille et la rose devant l'autel de la Vierge, et je revins fière de montrer un « bouquet béni ». Ma mère rit de son rire irrévérencieux, regarda ma gerbe qui attirait les hannetons au salon jusque sous la lampe :

– Crois-tu qu'il ne l'était pas déjà, avant ?

Je ne sais d'où lui venait son éloignement de tout culte. J'aurais dû m'en enquérir. Mes biographes, que je renseigne peu, la peignent tantôt sous les traits d'une rustique fermière, tantôt la traitent de « bohème fantaisiste ». L'un d'eux, à ma stupeur, va jusqu'à l'accuser d'avoir écrit des œuvrettes littéraires destinées à la jeunesse !

Au vrai, cette Française vécut son enfance dans l'Yonne, son adolescence parmi des peintres, des journalistes, des virtuoses de la musique, en Belgique, où s'étaient fixés ses deux frères aînés, puis elle revint dans l'Yonne et s'y maria, deux fois. D'où, de qui lui furent remis sa rurale sensibilité, son goût fin de la province ? Je ne saurais le dire. Je la chante, de mon mieux. Je célèbre la clarté originelle qui, en elle, refoulait, éteignait souvent les petites lumières péniblement allumées au contact de ce qu'elle nommait « le commun des mortels ». Je l'ai vue suspendre, dans un cerisier, un épouvantail à effrayer les merles, car l'Ouest, notre voisin, enrhumé et doux, secoué d'éternuements en série, ne manquait pas de déguiser ses cerisiers en vieux chemineaux et coiffait ses groseilliers de gibus poilus. Peu de jours après, je trouvais ma mère sous l'arbre, passionnément

immobile, la tête à la rencontre du ciel d'où elle bannissait les religions humaines…

– Chut !… Regarde…

Un merle noir, oxydé de vert et de violet, piquait les cerises, buvait le jus, déchiquetait la chair rosée…

– Qu'il est beau !… chuchotait ma mère. Et tu vois comme il se sert de sa patte ? Et tu vois les mouvements de sa tête et cette arrogance ? Et ce tour de bec pour vider le noyau ? Et remarque bien qu'il n'attrape que les plus mûres…

– Mais, maman, l'épouvantail…

– Chut !… L'épouvantail ne le gêne pas…

– Mais, maman, les cerises !…

Ma mère ramena sur la terre ses yeux couleur de pluie :

– Les cerises ?… Ah ! oui, les cerises…

Dans ses yeux passa une sorte de frénésie riante, un universel mépris, un dédain dansant qui me foulait avec tout le reste, allégrement… Ce ne fut qu'un moment, – non pas un moment unique. Maintenant que je la connais mieux, j'interprète ces éclairs de son visage. Il me semble qu'un besoin d'échapper à tout et à tous, un bond vers le haut, vers une loi écrite par elle seule, pour elle seule, les allumait. Si je me trompe, laissez-moi errer.

Sous le cerisier, elle retomba encore une fois parmi nous, lestée de soucis, d'amour, d'enfants et de mari suspendus, elle redevint bonne, ronde, humble devant l'ordinaire de sa vie :

– C'est vrai, les cerises…

Le merle était parti, gavé, et l'épouvantail hochait au vent son gibus vide.

* * *

– J’ai vu, me contait-elle, moi qui te parle, j’ai vu neiger au mois de juillet.

– Au mois de juillet !

– Oui. Un jour comme celui-ci.

– Comme celui-ci…

Je répétais la fin de ses phrases. J’avais déjà la voix plus grave que la sienne, mais j’imitais sa manière. Je l’imite encore.

– Oui. Comme celui-ci, dit ma mère en soufflant sur un flocon impondérable d’argent, arraché au pelage de la chienne havanaise qu’elle peignait. Le flocon, plus fin que le verre filé, s’embarqua mollement sur un petit ruisseau d’air ascendant, monta jusqu’au toit, se perdit dans un excès de lumière…

– Il faisait beau, reprit ma mère, beau et bon. Vint une saute de vent, une queue d’orage que la saute de vent emmena et bloqua sur l’Est naturellement ; une petite grêle très froide, puis une chute de grosse neige épaisse et lourde… Des roses couvertes de neige, des cerises mûres et des tomates sous la neige… Des géraniums rouges qui n’avaient pas eu le temps de refroidir et qui fondaient la neige à mesure qu’elle les couvrait… Ce sont des tours de celui-la…

Elle désignait, du coude, et menaçait du menton le siège altier, l’invisible lit de justice de son ennemi, l’Est, que je cherchai par-delà les chaudes nues croulantes et blanches du bel été…

– Mais j’ai vu bien autre chose ! reprenait ma mère.

– Autre chose ?…

Peut-être avait-elle rencontré, un jour, – montant vers Bel-Air, ou sur la route de Thury, – l’Est lui-même ? Peut-être un

grand pied violacé, la mare gelée d'une prunelle immense avaient-ils, pour qu'elle me les décrivît, divisé les nuages ?…

– J'étais grosse de ton frère Léo, et je promenais la jument avec la victoria.

– La même jument que maintenant ?

– Naturellement, la même jument. Tu n'as que dix ans. Crois-tu qu'on change de jument comme de chemise ? La nôtre était alors une très belle jument, un peu jeune, que je laissais quelquefois mener par Antoine. Mais je montais dans la victoria, pour la rassurer.

Je me souviens que je voulus demander : « Pour rassurer qui ? » Je me retins, jalouse de garder intactes la foi et l'incertitude d'une équivoque : pourquoi la présence de ma mère n'eût-elle pas rassuré la victoria ?

–…Tu comprends, quand elle entendait ma voix, elle se sentait plus tranquille…

Mais certainement, très tranquille, et tout étalée, en drap bleu entre ses deux lanternes riches, à couronnes de cuivre découpées en trèfles… Une figure de victoria tranquillisée… Parfaitement !

– Dieu, que tu as l'air bête en ce moment, ma fille !… Tu m'écoutes ?

– Oui, maman…

– Donc, nous avions fait un grand tour, par une de ces chaleurs ! J'étais énorme, et je me trouvais lourde. Nous rentrions au pas, et l'avais coupé des genêts fleuris, je me rappelle… Nous voilà arrivés à la hauteur du cimetière, – non, ce n'est pas une histoire de revenants, –

quand un nuage, un vrai nuage du Sud, marron roux, avec un petit ourlet de mercure tout autour, se met à monter plus

vite dans le ciel, tonne un bon coup, et crève en eau comme un seau percé ! Antoine descend et veut lever la capote pour m'abriter. Je lui dis : « Non, le plus pressé c'est de tenir la jument à la tête si la grêle vient, elle s'emballera pendant que vous lèverez la capote. » Il tient la jument qui dansait un peu sur place, mais je lui parlais, tu comprends, comme s'il n'avait pas plu ni tonné, je lui parlais sur un ton de beau temps et de promenade au pas. Et je recevais un agar d'eau incroyable, sur ma malheureuse petite ombrelle en soie… Le nuage passé, j'étais assise dans un bain de siège, Antoine trempé, et la capote pleine d'eau, d'une eau chaude, une eau à dix-huit ou vingt degrés. Et quand Antoine a voulu vider la capote, nous y avons trouvé quoi ? Des grenouilles, minuscules, vivantes, au moins trente grenouilles apportées à travers les airs par un caprice du Sud, par une trombe chaude, une de ces tornades dont le pied en pas de vis ramasse et porte à cent lieues un panache de sable, de graines, d'insectes… J'ai vu cela, moi, oui !

Elle brandissait le peigne de fer qui servait à carder la chevelure de la havanaise et les angoras. Elle ne s'étonnait pas que des prodiges météorologiques l'eussent attendue au passage, et tutoyée.

Vous croirez sans peine qu'à l'appel de « Sido » le vent du Sud se levait devant les yeux de mon âme, tors sur son pas de vis, empanaché de graines, de sable, de papillons morts, raciné au désert de Libye… Sa tête indistincte et désordonnée s'agitait, secouant l'eau et la pluie de grenouilles tièdes… Je suis capable encore de le voir.

– Mais que tu as donc l'air bête aujourd'hui, ma fille !…

D'ailleurs tu es beaucoup plus jolie quand tu as l'air bête. C'est dommage que cela t'arrive si rarement. Tu pèches déjà, comme moi, par excès d'expression. J'ai toujours l'air, quand j'égare mon dé, d'avoir perdu un parent bien-aimé… Quand tu prends l'air bête, tu as les yeux plus grands, la bouche entr'ouverte, et tu rajeunis… À quoi penses-tu ?

– À rien, maman…

– Je ne te crois pas, mais c'est très bien imité. Vraiment très bien, ma fille. Tu es un miracle de gentillesse et de fadeur !

Je tressaillais, je rougissais sous la louange piquante, l'œil acéré, la voix aux finales hautes et justes. Elle ne m'appelait « ma fille » que pour souligner une critique ou une réprimande… Mais la voix, le regard étaient prompts à changer :

– O mon Joyau-tout-en-or ! Ce n'est pas vrai, tu n'es ni bête ni jolie, tu es seulement ma petite fille incomparable !… Où vas-tu ?

Comme à tous les inconstants l'absolution me donnait des ailes, et dûment embrassée, légère, j'apprêtais déjà ma fuite.

– Ne t'en va pas loin à cette heure-ci ! Le soleil se couche dans…

Elle ne consultait pas la montre, mais la hauteur du soleil sur l'horizon, et la fleur du tabac ou le datura, assoupis tout le jour et que le soir éveillait.

– … dans une demi-heure, le tabac blanc embaume déjà… Veux-tu porter des aconits, des ancolies et des campanules chez Adrienne Saint-Aubin, et lui rendre la *Revue des Deux-Mondes ?…* Change de ruban, mets-en un bleu pâle… Tu as un teint pour le bleu pâle, ce soir.

Changer de ruban – jusqu'à l'âge de vingt-deux ans on m'a vue coiffée de ce large ruban, noué autour de ma tète, « à la Vigée-Lebrun », disait ma mère – et porter un message de fleurs : ainsi ma mère m'avertissait que j'étais, pendant une heure, un jour, particulièrement jolie, et qu'elle s'enorgueillissait de moi. Le ruban en papillon épanoui au-dessus du front, quelques cheveux ramenés sur les tempes, je prenais les fleurs à mesure que « Sido » les coupait.

– Maintenant va ! Donne les ancolies doubles à Adrienne Saint-Aubin. Le reste à qui tu voudras, dans notre voisinage.

Sur l'Est, il y a quelqu'un de malade, la mère Adolphe… Si tu entres chez elle…

Elle n'avait pas le temps de finir sa phrase que je reculais, d'un saut, renâclant comme une bête devant l'odeur et l'image de la maladie… Ma mère me retenait par le bout d'une de mes tresses, et son soudain visage sauvage, libre de toute contrainte, de charité, d'humanité, bondissait hors de son visage quotidien. Elle chuchotait :

– Tais-toi !… Je sais… Moi aussi… Mais il ne faut pas le dire. Il ne faut jamais le dire ! Va… Va maintenant. Tu t'es encore mis cette nuit un papier à papillotes sur le front, hein, mâtine ? Enfin…

Elle lâchait ma rêne de cheveux, s'éloignait de moi pour me mieux voir :

– Va leur montrer ce que je sais faire !

Mais, quoi qu'elle m'eût recommandé, je n'entrais pas chez la malade de l'Est. Je passais la rue comme un gué, en sautant de l'un à l'autre caillou pointu, et je ne m'arrêtais que chez la singulière amie de ma mère, chez « Adrienne ».

Les enfants et les neveux que celle-ci a laissés n'auront pas gardé d'elle un souvenir plus vif que n'est le mien.

Vive, guetteuse et somnolente, un bel œil jaune de gitane sous les cheveux crépus, elle errait avec une sorte de lyrisme agreste, une exigence quotidienne de nomade. Sa maison lui ressemblait par le désordre et par une grâce qui se refuse aux sites et aux êtres policés. Pour fuir l'humide et funéraire pénombre, la verdure étouffante, roses et glycines, dans son jardin, escaladaient les ifs, gagnaient le soleil par des efforts d'ascension et des dépenses d'énergie qui réduisaient leurs tiges-mères, étirées, à une nudité de reptiles… Mille roses, réfugiées au sommet des arbres, fleurissaient hors d'atteinte, parmi des glycines à longues gouttes de fleurs et des bigonniers pourpres, victorieux ennemis des clématites épuisées…

Sous cette chevelure, la maison d'Adrienne suffoquait aux heures chaudes. Sûre d'y trouver des piles de livres éboulés, des champignons cueillis à l'aube, des fraises sauvages, des ammonites fossiles, et, selon la saison, des truffes grises de Puisaye, je m'y glissais à la manière d'un chat. Mais un chat hésite, et demeure interdit devant un plus chat. La présence d'Adrienne, son indifférence, un secret étincelant et bien gardé au fond de ses prunelles jaunes, je les supportais avec un trouble chagrin que je cotais peut-être à son prix. Elle mettait, à me négliger, une sorte d'art sauvage, et sa bohémienne, son universelle indifférence me blessait comme une rigueur d'exception.

Quand ma mère et Adrienne allaitaient, la première sa fille, la seconde son fils, elles échangèrent un jour, par jeu, leurs nourrissons. Parfois Adrienne m'interpellait en riant : « Toi que j'ai nourrie de mon lait !... » Je rougissais si follement que ma mère fronçait les sourcils, et cherchait sur mon visage la cause de ma rougeur. Comment dérober à ce lucide regard, gris de lame et menaçant, l'image qui me tourmentait : le sein brun d'Adrienne et sa cime violette et dure...

Oubliée chez Adrienne entre des cubes vacillants de livres – toute la collection de la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres – entre les tomes innombrables d'une vieille bibliothèque médicale à odeur de cave, entre des coquillages géants, des simples à demi secs, des pâtées de chat aigries, le chien Perdreau, le matou noir à masque blanc qui s'appelait « Colette » et mangeait le chocolat cru, je tressaillais à un appel venu par-dessus les ifs entravés de roses et les thuyas étiques que paralysait un python de glycine... Dans notre maison, surgissant d'une fenêtre comme pour annoncer le feu ou les voleurs, ma mère criait mon nom... Étrange culpabilité d'une enfant sans reproche je courais, j'apprêtais un air simple, un essoufflement d'étourdie...

– Si longtemps chez Adrienne ?

Pas un mot de plus, mais quel accent ! Tant de clairvoyance et de jalousie en « Sido », tant de confusion en moi refroidirent, à mesure que je grandissais, l'amitié des deux femmes. Elles

n'eurent jamais d'altercation, rien ne s'expliqua entre ma mère et moi. Qu'eussions-nous expliqué ? Adrienne se gardait de m'attirer ou de me retenir. Ce n'est pas toujours par l'amour que la captation commence. J'avais dix ans, onze ans…

Il m'a fallu beaucoup de temps pour que j'associasse un gênant souvenir, une certaine chaleur de cœur, la déformation féerique d'un être et de sa demeure, à l'idée d'une première séduction.

« Sido » et mon enfance, l'une et l'autre, l'une par l'autre furent heureuses au centre de l'imaginaire étoile à huit branches, dont chacune portait le nom d'un des points cardinaux et collatéraux. Ma douzième année vit arriver la mauvaise fortune, les départs, les séparations. Réclamée par de quotidiens et secrets héroïsmes, ma mère appartint moins à son jardin, à sa dernière enfant…

J'aurais volontiers illustré ces pages d'un portrait photographique. Mais il m'eût fallu une « Sido » debout, dans le jardin, entre la pompe, les hortensias, le frêne pleureur et le très vieux noyer. Là je l'ai laissée, quand je dus quitter ensemble le bonheur et mon plus jeune âge. Là, je l'ai pourtant revue, un moment furtif du printemps de 1928. Inspirée et le front levé, je crois qu'à cette même place elle convoque et recueille encore les rumeurs, les souffles et les présages qui accourent à elle, fidèlement, par les huit chemins de la Rose des Vents.

II

LE CAPITAINE

Cela me semble étrange, à présent, que je l'aie si peu connu. Mon attention, ma ferveur, tournées vers « Sido », ne s'en détachaient que par caprices. Ainsi faisait-il, lui, mon père. Il contemplait « Sido ». En y réfléchissant, je crois qu'elle aussi l'a mal connu. Elle se contentait de quelques grandes vérités encombrantes : il l'aimait sans mesure, – il la ruina dans le dessein de l'enrichir – elle l'aimait d'un invariable amour, le traitait légèrement dans l'ordinaire de la vie, mais respectait toutes ses décisions.

Derrière ces évidences aveuglantes, un caractère d'homme n'apparaissait que par échappées. Enfant, qu'ai-je su de lui ? Qu'il construisait pour moi, à ravir, des « maisons de hannetons » avec fenêtres et portes vitrées et aussi des bateaux. Qu'il chantait. Qu'il dispensait – et cachait – les crayons de couleur, le papier blanc, les règles en palissandre, la poudre d'or, les larges pains à cacheter blancs que je mangeais à poignées… Qu'il nageait, avec sa jambe unique, plus vite et mieux que ses rivaux à quatre membres…

Mais je savais aussi qu'il ne s'intéressait pas beaucoup, en apparence du moins, à ses enfants. J'écris « en apparence ». La timidité étrange des pères, dans leurs rapports avec leurs enfants, m'a donné, depuis, beaucoup à penser. Les deux aînés de ma mère, fille et garçon, issus d'un premier mariage, – celle-là égarée dans le roman, à peine présente, habitée par les fantômes littéraires des héros ; celui-ci altier, tendre en secret – l'ont gêné. Il croyait naïvement que l'on conquiert un enfant par des dons… Il ne voulut pas reconnaître sa fantaisie musicienne et nonchalante dans son propre fils, « le lazzarone », comme disait

ma mère. C’est à moi qu’il accorda le plus d’importance. J’étais encore petite quand mon père commença d’en appeler à mon sens critique. Plus tard, je me montrai, Dieu merci, moins précoce. Mais quelle intransigeance, je m’en souviens, chez ce juge de dix ans…

– Écoute ça, me disait mon père.

J’écoutais, sévère, il s’agissait d’un beau morceau de prose oratoire, ou d’une ode, vers faciles, fastueux par le rythme, par la rime, sonores comme un orage de montagne…

– Hein ? interrogeait mon père. Je crois que cette fois-ci !… Eh bien, parle !

Je hochais ma tête et mes nattes blondes, mon front trop grand pour être aimable et mon petit menton en bille, et je laissais tomber mon blâme :

– Toujours trop d’adjectifs !

Alors mon père éclatait, écrasait d’invectives la poussière, la vermine, le pou vaniteux que j’étais. Mais la vermine, imperturbable, ajoutait :

– Je te l’avais déjà dit la semaine dernière, pour *l’Ode à Paul Bert*. Trop d’adjectifs !

Il devait, derrière moi, rire, et peut-être s’enorgueillir… Mais au premier moment nous nous toisions en égaux, et déjà confraternels. C’est lui, à n’en pas douter, c’est lui qui me domine quand la musique, un spectacle de danse – et non les mots, jamais les mots ! – mouillent mes yeux. C’est lui qui se voulait faire jour, et revivre quand je commençai, obscurément, d’écrire, et qui me valut le plus acide éloge, – le plus utile à coup sûr :

– Aurais-je épousé la dernière des lyriques ?

Lyrisme paternel, humour, spontanéité maternels, mêlés, superposés, je suis assez sage à présent, assez fière pour les départager en moi, tout heureuse d'un délitage où je n'ai à rougir de personne ni de rien.

Oui, tous quatre, nous autres enfants, nous avons gêné mon père. En est-il autrement dans les familles où l'homme, passant l'âge de l'amour, demeure épris de sa compagne ? Nous avons, toute sa vie, troublé le tête-à-tête que mon père rêvait… L'esprit pédagogique peut rapprocher un père de ses enfants. À défaut d'une tendresse, beaucoup plus exceptionnelle qu'on ne l'admet généralement, un homme s'attache à ses fils par le goût orgueilleux d'enseigner. Mais Jules-Joseph Colette, homme instruit, ne faisait parade d'aucune science. Pour « Elle », il avait d'abord aimé briller, jusqu'au jour où, l'amour grandissant, mon père quitta jusqu'à l'envie d'éblouir « Sido ».

J'irais droit au coin de terre où fleurissaient les perce-neige, dans le jardin. La rose, le treillage qui la portait, je les peindrais de mémoire, ainsi que le trou dans le mur, la dalle usée. La figure de mon père reste indécise, intermittente. Dans le grand fauteuil de repos, il est resté assis. Les deux miroirs ovales du pince-nez ouvert brillent sur sa poitrine, et sa singulière lèvre en margelle dépasse un peu, rouge, sa moustache qui rejoint sa barbe. Là il est fixé, à jamais.

Mais ailleurs il erre et flotte, troué, barré de nuages, visible par fragments. Sa main blanche ne saurait m'échapper, surtout depuis que je tiens mal mon pouce, en dehors, comme lui, et que comme cette main mes mains froissent, roulent, anéantissent le papier avec une fureur explosive. Et la colère donc… Je ne parlerai pas de mes colères, qui me viennent de lui. Mais qu'on aille voir seulement, à Saint-Sauveur, l'état dans lequel mon père mit, de deux coups de son pied unique, le chambranle de la cheminée en marbre…

J'épelle, en moi, ce qui est l'apport de mon père, ce qui est la part maternelle. Le capitaine Colette n'embrassait pas les enfants : sa fille prétend que le baiser les fane. S'il m'embrassait peu, du moins il me jetait en l'air, jusqu'au plafond que je re-

poussais des deux mains et des genoux, et je criais de joie. Sa force musculaire était grande, ménagée et dissimulée d'une manière féline, et sans doute entretenue par une frugalité qui déconcertait nos bas-bourguignons : du pain, du café, beaucoup de sucre, un demi-verre de vin, force tomates, des aubergines… Il se résigna à prendre un peu de viande comme un remède, passé soixante-dix ans. Sédentaire, ce méridional, tout blanc dans sa peau de satin, n'engraissa jamais.

– Italien !… Homme au couteau !

Ainsi invectivait ma mère, quand elle n'était pas contente de lui, ou bien quand l'extraordinaire jalousie de son fidèle amant se faisait jour. De fait, s'il n'a jamais tué personne, un poignard, dont le manche de corne cachait un ressort, ne quittait jamais la poche de mon père, qui méprisait l'arme à feu.

Les fausses colères du Midi tiraient de lui des grondements, des jurons grandiloquents, auxquels nous n'accordions aucune importance. Mais comme j'ai frémi, une fois, d'entendre mélodieuse la voix de sa fureur véritable ! J'avais onze ans.

Ma mystérieuse demi-sœur venait de se marier, à sa guise, si mal et si tristement qu'elle n'espérait plus que la mort : elle avala je ne sais quels cachets et le voisin vint prévenir ma mère. Mon père et ma sœur ne s'étaient guère liés en quelque vingt années. Mais mon père, qui regardait souffrir « Sido », dit sans élever le ton, et d'un accent enchanteur :

– Allez dire au mari de *ma* fille, au docteur R…, que, s'il ne sauve pas cette enfant, ce soir il aura cessé de vivre.

Quelle suavité ! Je fus saisie d'enthousiasme. Le beau son, plein, musical comme le chant de la mer en courroux ! N'eût été la douleur de « Sido », j'aurais regagné, dansant, le jardin, et allégrement espéré la juste mort du docteur R…

* * *

Mal connu, méconnu… « Ton incorrigible gaîté ! » s 'écriait ma mère. Ce n'était pas reproche, mais étonnement. Elle le croyait gai, parce qu'il chantait. Mais, moi qui siffle dès que je suis triste, moi qui scande les pulsations de la fièvre ou les syllabes d'un nom dévastateur sur les variations sans fin d'un thème, je voudrais qu'elle eût compris que la suprême offense, c'est la pitié. Mon père et moi, nous n'acceptons pas la pitié. Notre carrure la refuse. À présent, je me tourmente, à cause de mon père, car je sais qu'il eut, mieux que toutes les séductions, la vertu d'être triste à bon escient, et de ne jamais se trahir.

Sauf qu'il nous fit souvent rire, sauf qu'il contait bien, qu'emporté par son rythme il « brodait » avec hardiesse, sauf cette mélodie qui s'élevait de lui, l'ai-je vu gai ? Il allait, précédé, protégé par son chant.

Rayons dorés, tièdes zéphyrs…

fredonnait-il en descendant notre rue déserte. Ainsi « Elle » ignorerait, en l'entendant venir, que Laroche, fermier des Lamberts, refusait impudemment de payer son fermage, et qu'un prête-nom du même Laroche avançait à mon père, – sept pour cent d'intérêts pour six mois – une somme indispensable…

« Par quel charme, dis-moi, m'as-tu donc enchanté ?

Quand je te vois, je crois que c'est par ton sourire… »

Qui donc eût pu croire que ce baryton, agile encore sur sa béquille et sa canne, pousse devant lui sa romance comme une blanche haleine d'hiver, afin qu'elle détourne de lui l'attention ?

Il chante : « Elle » oubliera peut-être aujourd'hui de lui demander s'il a pu emprunter cent louis sur sa pension d'officier amputé ? Quand il chante, Sido l'écoute malgré elle, et ne l'interrompt pas…

« Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant-ant séjour,
Et doucement on y passe la vie (bis)

En célébrant le champagne et l'amour ! (ter) »

S'il jette trop haut, aux murs de la rue de l'Hospice, le *grupetto*, le point d'orgue final, et quelques *cocottes* de fantaisie, ma mère apparaîtra sur le seuil, scandalisée, riante :

– Oh ! Colette !... Dans la rue !...

...et moyennant peut-être deux ou trois grivoiseries, du genre ordinaire, décochées à une jeune voisine, « Sido » froncera son sourcil clairsemé de Joconde, et chassera d'elle le douloureux refrain qui ne franchit pas ses lèvres : « Il va falloir vendre la Forge... vendre la Forge... Mon Dieu, vendre la Forge aussi, après les Mées, les Choslins, les Lamberts... »

Gai ? Et pourquoi eût-il été, sincèrement, gai ? Il avait besoin de vivre au sein d'une chaude approbation, après avoir eu besoin, dans sa jeunesse, de mourir publiquement et avec gloire. Réduit à son village et à sa famille, envahi et borné par son grand amour, il livra le plus vrai de lui-même à des étrangers, à des amis lointains. Un de ses compagnons d'armes, le colonel Godchot, vit encore, et garde des lettres, redit des mots du capitaine Colette... Étrange silence d'un homme qui parlait volontiers : il ne contait pas ses faits d'armes. C'est le capitaine Fournès, et le soldat Lefèvre, tous deux du 1er zouaves, qui ont transmis au colonel Godchot des « mots » de mon père. Dix-huit cent cinquante-neuf... Guerre d'Italie... Mon père, à 29 ans, tombe, la cuisse gauche arrachée, devant Melegnano. Fournès et Lefèvre s'élancent, le rapportent : « Où voulez-vous qu'on vous mette, mon capitaine ? »

– Au milieu de la place, sous le drapeau !

Il n'a conté, à aucun des siens, cette parole, cette heure où il espéra mourir parmi le tonnerre et l'amour des hommes. Il ne nous a jamais dit, à nous, comment il gisait à côté de « son vieux Maréchal » (Mac-Mahon). Il ne m'a jamais parlé, à moi, de la seule longue et grave maladie qui m'ait atteinte. Mais voici que des lettres de lui (je l'apprends vingt ans après sa mort) sont pleines de mon nom, du mal de la « petite »...

Trop tard, trop tard… C'est le mot des négligents, des enfants et des ingrats. Non que je me sente plus coupable qu'une autre « enfant », au contraire. Mais n'aurais-je pas dû forcer, quand il était vivant, sa dignité goguenarde, sa frivolité de commande ? Ne valions-nous pas, lui et moi, l'effort réciproque de nous mieux connaître ?

* * *

Il était poète, et citadin. La campagne, où ma mère semblait se sustenter de toute sève, et reprendre vie chaque fois qu'en se baissant elle en touchait la terre, éteignait mon père, qui s'y comporta en exilé.

Elle nous sembla parfois scandaleuse, la sociabilité qui l'appelait vers la politique des villages, les conseils municipaux, la candidature au conseil général, vers les assemblées, les comités régionaux où l'humaine rumeur répond à la voix humaine. Injustes, nous lui en voulions vaguement de ne pas assez nous ressembler, à nous qui nous dilations d'aise loin des hommes.

Je m'avise à présent qu'il cherchait à nous plaire, lorsqu'il organisait des « parties de campagne », comme font les habitants des villes. La vieille victoria bleue emportait famille, victuailles et chiens jusqu'aux bords d'un étang, Moutiers, Chassaing, ou la jolie flaque forestière de la Guillemette qui nous appartenait. Mon père manifestait le « sens du dimanche », le besoin urbain de fêter un jour entre les sept jours, au point qu'il se munissait de cannes à pêche, et de sièges pliants.

Au bord de l'étang, il essayait une humeur joviale qui n'était pas son humeur joviale de la semaine ; il débouchait plaisamment la bouteille de vin, s'accordait une heure de pêche à la ligne, lisait, dormait un moment, et nous nous ennuyions, nous autres, sylvains aux pieds légers, entraînés à battre le pays sans voiture, et regrettant, devant le poulet froid, nos en-cas de pain frais, d'ail et de fromage. La libre forêt, l'étang, le ciel double exaltaient mon père, mais à la manière d'un noble décor. Plus il évoquait

…le bleu Titarèse, et le golfe d'argent…

plus nous devenions taciturnes – je parle des deux garçons et de moi – nous qui n'accordions déjà plus d'autre aveu, à notre culte bocager, que le silence.

Assise au bord de l'étang, entre son mari et ses enfants sauvages, seule ma mère semblait recueillir mélancoliquement le bonheur de compter, gisants contre elle, sur l'herbe fine et jonceuse rougie de bruyère, ses bien-aimés… Loin du coup de sonnette importun, loin de l'anxieux fournisseur impayé, loin des voix cauteleuses, un cirque parfait de bouleaux et de chênes enfermait – j'excepte l'infidèle fille aînée – son œuvre et son tourment. Courant en risées sur les cimes des arbres, le vent franchissait la brèche ronde, touchait rarement l'eau. Les dômes des mousserons rosés crevaient le léger terreau, gris d'argent, qui nourrit les bruyères, et ma mère parlait de ce qu'elle et moi nous aimions le mieux.

Elle contait les sangliers des anciens hivers, les loups encore présents dans la Puysaie et la Forterre, le loup d'été, maigre, qui suivit, cinq heures durant, la victoria. « Si j'avais su quoi lui donner à manger… Il aurait bien mangé du pain… À toutes les côtes, il s'asseyait pour laisser à la voiture son avance d'une cinquantaine de mètres. De le sentir, la jument était furieuse, un peu plus c'est elle qui l'eût attaqué…

– Tu n'avais pas peur ?

– Peur ? Non. Ce pauvre grand loup gris, sec, affamé, sous un soleil de plomb… D'ailleurs j'étais avec mon premier mari. C'est lui aussi, mon premier mari, qui en chassant a vu le renard noyer ses puces. Une touffe d'herbes entre les dents, le renard est entré le derrière le premier, peu à peu, peu à peu, dans l'eau, jusqu'au museau…

Paroles innocentes, enseignements maternels que donnent aussi, à leurs petits, l'hirondelle, la mère lièvre, la chatte… Récits délicieux, dont mon père ne retenait qu'un mot « mon pre-

mier mari… », et il appuyait sur « Sido » ce regard bleu gris dans lequel personne n'a jamais pu lire… Que lui importaient, d'ailleurs, le renard, le muguet, la baie mûre, l'insecte ? Il les aimait dans des livres, nous disait leurs noms scientifiques, et dehors les croisait sans les reconnaître… Il louait, sous le nom de « rose » toute corolle épanouie, il prononçait l'o bref, à la provençale, en pinçant, entre le pouce et l'index, une « roz » invisible…

Le soir tombait enfin sur notre dimanche-aux-champs. De cinq, nous n'étions, souvent, plus que trois : mon père, ma mère et moi. Le rempart circulaire des bois assombris avait résorbé les deux longs garçons osseux, mes frères.

– Nous les rattraperons sur la route, en revenant, disait mon père.

Mais ma mère secouait la tête : ses garçons ne rentraient que par des sentes de traverse, des prés marécageux et bleus ; coupant par les sablières, les ronciers, ils sautaient le mur au fond du jardin… Elle se résignait à les trouver chez nous, à la maison, un peu saignants, un peu loqueteux ; elle reprenait sur l'herbe les reliefs du repas, quelques champignons frais cueillis, le nid de mésange vide, la cartilagineuse éponge cloisonnée, œuvre d'une colonie de guêpes, le bouquet sauvage, des cailloux empreints d'ammonites fossiles, le grand chapeau de « la petite », et mon père, encore agile, remontait, d'un saut d'échassier, dans la victoria.

C'est ma mère qui caressait la jument noire, qui offrait à ses dents jaunies des pousses tendres, et qui essuyait les pattes du chien pataugeur. Je n'ai jamais vu mon père toucher un cheval. Nulle curiosité ne l'a attiré vers un chat, penché sur un chien. Jamais un chien ne lui a obéi…

– Allons, monte ! ordonnait à Moffino la belle voix du capitaine.

Mais le chien, contre le marchepied de la voiture, battait de la queue froidement, et regardait ma mère…

– Monte, animal ! Qu'est-ce que tu attends ? répétait mon père.

« J'attends *l'ordre* », semblait répondre le chien.

– Eh ! saute ! lui criais-je.

Il ne se le faisait pas dire deux fois.

– C'est très curieux, constatait ma mère.

– Ça prouve seulement la bêtise de ce chien, répliquait mon père.

Mais nous n'en croyions rien, « nous autres », et mon père, au fond, se sentait secrètement humilié.

Les genêts jaunes, bottelés, faisaient queue de paon derrière nous dans la capote de la vieille voiture. Mon père, en approchant du village, reprenait son fredon défensif, et nous avions sans doute l'air très heureux, car l'air heureux était notre suprême et mutuelle politesse… Soir commençant, fumées courantes sur le ciel, fiévreuse première étoile, est-ce que tout, autour de nous, n'était pas aussi grave et aussi tremblant que nous-mêmes ? Un homme, banni des éléments qui l'avaient jadis porté, rêvait amèrement…

Amèrement, – maintenant j'en suis sûre. Il faut du temps à l'absent pour prendre sa vraie forme en nous.

Il meurt, – il mûrit, il se fixe. « C'est donc toi ? Enfin… Je ne t'avais pas compris. » Il n'est jamais. trop tard, puisque j'ai pénétré ce que ma jeunesse me cachait autrefois : mon brillant, mon allègre père nourrissait la tristesse profonde des amputés. Nous n'avions presque pas conscience qu'il lui manquât, coupée en haut de la cuisse, une jambe. Qu'eussions-nous dit à le voir soudain marcher comme tout le monde ?

Ma mère elle-même ne l'avait connu qu'étayé de béquilles, preste, et rayonnant d'insolence amoureuse. Mais elle ignorait, faits d'armes exceptés, l'homme qui datait d'avant elle, le Saint-Cyrien beau danseur, le lieutenant solide comme un « bois-debout » – ainsi l'on nomme, dans mon pays natal, l'antique billot, la rouelle de chêne au grain serré que n'entame pas le hachoir. Elle ignorait quand elle le suivait des yeux, que ce mutilé avait autrefois pu courir à la rencontre de tous les risques. Amèrement, le plus ailé de lui-même s'élançait encore, lorsqu'assis, et sa chanson suave aux lèvres, il restait aux côtés de « Sido ».

L'amour, et rien d'autre… Il n'avait gardé qu'elle. Autour d'eux, le village, les champs, les bois, – le désert… Il pensait qu'au loin ses amis, ses camarades continuaient. D'un voyage à Paris, il revint l'œil voilé, parce que Davout d'Auerstaedt, grand chancelier de la Légion d'Honneur, lui avait enlevé son ruban rouge pour le remplacer par une rosette.

– Tu ne pouvais pas me la demander, vieux ?

– Je n'avais pas demandé le ruban non plus, répondit légèrement mon père.

Mais il nous conta la scène d'une voix enrouée. Où situer la source de son émotion ? Il portait cette rosette, généreusement épanouie, à sa boutonnière. Le buste droit, le bras posé sur la barre de sa béquille, il paradait, dans notre vieille voiture, dès l'entrée du village, pour les premiers passants de la Gerbaude. Rêvait-il aux divisionnaires qui marchaient sans étais et déifiaient sur des chevaux, Février, Désandré – Fournès qui l'avait sauvé et le nommait encore, délicatement, « mon capitaine »… Un mirage de Sociétés savantes, peut-être de politique, de tribunes, de chatoyante algèbre… Un mirage de joies d'homme…

– Tu es si humain ! lui disait parfois ma mère, avec un accent d'indéfinissable suspicion.

Elle ajoutait, pour ne le point trop blesser :

– Oui, tu comprends, tu étends la main pour savoir s'il pleut.

* * *

Il était grivois en anecdotes. La présence de ma mère arrêtait sur ses lèvres l'histoire toulonnaise, ou africaine. Elle, vive en paroles, se modérait chastement devant lui. Mais, distraite, entraînée par un rythme familier, elle se surprenait à fredonner des « sonneries » dont les textes furent transmis, sans altération, des armées impériales aux armées républicaines.

– Ne nous gênons plus, disait mon père derrière le *Temps* déployé.

– Oh… suffoquait ma mère. Pourvu que la petite n'ait pas entendu !

– Pour la petite, repartait mon père, ça n'a pas d'importance…

Et il attachait sur sa créature choisie l'extraordinaire regard gris bleu, plein de bravade, qui ne versait ses secrets à personne, mais qui avouait parfois : « J'ai des secrets. »

J'essaie, seule, d'imiter ce regard de mon père. Il m'arrive d'y réussir assez bien, surtout quand je m'en sers pour me mesurer avec un tourment caché. Tant est efficace le secours de l'insulte à ce qui vous domine le mieux, et grand le plaisir de fronder un maître : « Je mourrai peut-être de toi, mais crois bien que j'y mettrai le plus de temps possible… »

« La petite, ça n'a pas d'importance… » Quelle candeur, voyez, et comme il butait contre son amour, son seul amour ! Je lui plaisais cependant, par des traits où il se fût reconnu, mais il me distinguait mal. Il perdait, peu à peu, le don d'observer, la faculté de comparer. Je n'avais pas plus de treize ans quand je remarquai que mon père cessait de voir, au sens terrestre du mot, sa « Sido » elle-même…

– Encore une robe neuve ? s'étonnait-il. Peste, Madame !

Interloquée, « Sido » le reprenait sans gaîté :

– Neuve ? Colette, voyons !… Où as-tu les yeux ?

Elle pinçait entre deux doigts une soie élimée, une « visite » perlée de jais…

– Trois ans, Colette, tu m'entends ? Elle a trois ans ! Et ce n'est pas fini ! ajoutait-elle avec une hâte fière. Teinte en bleu marine…

Mais il ne l'écoutait plus. Il l'avait déjà jalousement rejointe, dans quelque lieu élu où elle portait chignon à boucles anglaises et corsage ruché de tulle, ouvert en cœur. En vieillissant, il ne tolérait même plus qu'elle eût mauvaise mine, qu'elle fût malade. Il lui jetait des « Allons ! allons ! » comme à un cheval qu'il avait seul le droit de surmener. Et elle allait…

Je ne les ai jamais surpris à s'embrasser avec abandon. D'où leur venait tant de pudeur ? De « Sido », assurément. Mon père n'y eût pas mis tant de façons… Attentif à tout ce qui venait d'elle, il écoutait son pas vif, l'arrêtait au passage :

– Paye ! lui ordonnait-il en désignant sa pommette nue au-dessus de sa barbe. Ou on ne passe pas.

Elle « payait », au vol, d'un baiser vif comme une piqûre, et s'enfuyait, irritée, si mes frères ou moi l'avions vue « payer ».

Une seule fois, en été, un jour que ma mère enlevait de la table le plateau du café, je vis la tête, la lèvre grisonnantes de mon père, au lieu de réclamer le péage familier, penchées sur la main de ma mère avec une dévotion fougueuse, hors de l'âge, et telle que « Sido », muette, autant que moi empourprée, s'en alla sans un mot. J'étais petite encore, assez vilaine, occupée comme on l'est à treize ans de toutes choses dont l'ignorance pèse, dont la découverte humilie. Il me fut bon de connaître, et de me remettre en mémoire, par moments, cette complète image de

l'amour : une tête d'homme, déjà vieux, abîmée dans un baiser sur une petite main de ménagère, gracieuse et ridée.

Il trembla, longtemps, de la voir mourir avant lui. C'est une pensée commune aux amants, aux époux bien épris, un souhait sauvage qui bannit toute idée de pitié. « Sido », avant la mort de mon père, me parlait de lui, aisément soulevée au-dessus de nous :

– Il ne faut pas que je meure avant lui. Il ne le faut absolument pas ! Vois-tu que je me laisse mourir, et qu'il se tue, et qu'il se manque ? Je le connais…, disait-elle d'un air de jeune fille.

Elle rêvait un peu, les yeux sur la petite rue de Châtillon-Coligny, ou sur le carré de jardin prisonnier.

– Moi, je risque moins, tu comprends. Je ne suis qu'une femme. Passé un certain âge, une femme ne meurt presque jamais volontairement. Et puis je vous ai, en outre. Lui, il ne vous a pas.

Car elle savait tout, et jusqu'aux préférences indicibles. Dans la grappe pendue à ses flancs, à ses bras, mon père pesait comme nous, et ne nous soutenait guère.

Elle fut malade, et il s'assit fréquemment près du lit. « À quelle heure, quel jour seras-tu guérie ? Gare, si tu ne guéris pas ! J'aurai bientôt fait de ne plus vivre ! Elle ne supportait pas cette pensée d'homme, sa menace, son exigence sans merci. Pour lui échapper, elle tournait de côté et d'autre sa tête sur l'oreiller, comme elle fit plus tard pour secouer les derniers liens.

– Mon Dieu, Colette, tu me tiens chaud, se plaignait-elle. Tu remplis toute la chambre. Un homme est toujours déplacé au chevet d'une femme. Va dehors ! Va voir s'il y a des oranges pour moi chez l'épicier… Va demander à M. Rosimond de me prêter la *Revue des Deux-Mondes*… Mais marche doucement, le temps est orageux, tu reviendrais en moiteur !…

Il obéissait, l'aisselle remontée sur sa béquille.

– Tu vois ? disait ma mère derrière lui. Tu vois cet air de vêtement vide qu'il prend quand je suis malade ?

Sous la fenêtre, en s'en allant, il éclaircissait sa voix pour qu'elle l'entendit :

« Je pense à toi, je te vois, je t'adore,
À tout muant, à toute heure, en tout lieu,
Je pense à toi quand je revois l'aurore,
Je pense à toi quand je ferme les jeux. »

– Tu l'entends ? Tu l'entends ?… disait-elle fiévreusement.

Mais sa malice supérieure rajeunissait soudain tout son visage ; et elle se penchait hors de son li t :

– Ton père ? Tu veux savoir ce que c'est que ton père ? Ton père, c'est le roi des maîtres-chanteurs !

Elle guérit, – elle guérissait toujours. Mais quand on lui enleva un sein, et quatre ans après, l'autre sein, mon père conçut d'elle une méfiance terrible, quoiqu'elle guérît encore, chaque fois. Pour une arête de poisson qui, restée au gosier de ma mère, l'obligeait à tousser violemment, les joues congestionnées et les yeux pleins de larmes, mon père, d'un coup de poing assené sur la table, dispersa en éclats son assiette, et cria furieusement :

– Ça va finir ?

Elle ne s'y trompa point et l'apaisa avec une délicatesse miséricordieuse, des mots plaisants, de voltigeants regards. J'emploie toujours ces mots : « voltigeant regard », quand il s'agit d'elle. L'hésitation, le besoin d'un tendre aveu, le devoir de mentir l'obligeaient à battre des paupières, tandis qu'allaient, venaient précipitamment ses prunelles grises. Ce trouble, cette fuite vaine des prunelles poursuivies par un regard d'homme bleu gris comme le plomb fraîchement coupé, c'est tout ce qui

me fut révélé de la passion qui lia, pour leur vie entière, « Sido » et le Capitaine.

* * *

Il y a dix ans, je sonnais, amenée par un ami, à la porte de Mme B…, qui a, professionnellement, commerce avec les « esprits ». Elle nomme ainsi ce qui demeure, errant autour de nous, des défunts, particulièrement de ceux qui nous tinrent de près par le sang, et par l'amour. N'attendez pas que je professe une foi quelconque, ni même que je fréquente de passion les privilégiés qui lisent couramment l'invisible. Il s'agit d'une curiosité, toujours la même, qui me conduit indifféremment à visiter tour à tour Mme B…, la « femme-à-la-bougie », le chien-qui-compte, un rosier à fruits, comestibles, le docteur qui ajoute du sang humain à mon sang humain, que sais-je encore ? Si cette curiosité me quitte, qu'on m'ensevelisse, je n'existe plus. Une de mes dernières indiscrétions s'adressa au grand hyménoptère d'acier bleu qui abonde, en Provence, pendant la floraison des « soleils », en juillet-août. Tourmentée d'ignorer le nom de ce guerrier bardé, je m'interrogeais : « A-t-il ou non un dard ? Est-il seulement un samouraï magnifique et sans sabre ? » Je suis bien soulagée d'être tirée d'incertitude. Une curieuse petite déformation, sur l'os d'une phalangine, atteste que le guerrier bleu est armé à merveille, et prompt à dégainer.

Chez Mme B…, j'eus l'agréable nouveauté d'un appartement moderne, traversé de soleil. Sur la fenêtre chantaient des oiseaux en cage, dans la pièce voisine des enfants riaient. Une aimable et ronde femme à cheveux blancs m'affirma qu'elle n'avait besoin ni de clair-obscur, ni d'aucun maléfique décor. Elle ne réclama qu'un instant de méditation, et ma main serrée dans les siennes.

– Vous voulez me poser des questions ? me demanda-t-elle.

Je m'avisai alors que j'étais sans avidité, sans passion pour un au-delà quelconque, sans souhaits immodérés, et je ne trouvai rien à dire, sinon le mot le plus banal :

– Alors, vous voyez les morts ? Comment sont-ils ?

– Comme les vivants, répondit Mme B…, avec rondeur. Ainsi, derrière vous…

Derrière moi, c'était la fenêtre ensoleillée, et la cage des serins verts.

–…derrière vous est assis l' « esprit » d'un homme âgé. Il porte une barbe non taillée, étalée, presque blanche. Les cheveux assez longs, gris, rejetés en arrière. Des sourcils… oh ! par exemple, des sourcils…, tout broussailleux… et là-dessous des yeux oh ! mais, des yeux !… Petits, mais d'un éclat qui n'est pas soutenable… Voyez-vous qui ça peut être ?

– Oui. Très bien.

– En tout cas, c'est un esprit bien placé.

– ?…

– Bien placé dans le monde des esprits. Il s'occupe beaucoup de vous… Vous ne le croyez pas ?

– J'en doute un peu…

– Si. Il s'occupe beaucoup de vous *à présent*.

– Pourquoi à présent ?

– Parce que vous représentez ce qu'il aurait tant voulu être sur la terre. Vous êtes justement ce qu'il a souhaité d'être. Lui, il n'a pas pu.

Je ne mentionnerai pas ici les autres « portraits » que me fit Mme B… Ils valaient tous, à mes yeux, par quelque détail dont la vigueur et le secret m'enchantèrent comme une sorcellerie anodine et inexplicable. D'un « esprit » où je fus bien obligée

de reconnaître, trait pour trait, mon demi-frère, l'aîné, elle dit, apitoyée : « Je n'ai jamais vu un mort aussi triste ! »

– Mais, lui dis-je, vaguement jalouse, ne voyez-vous pas une femme âgée qui pourrait être ma mère ?

Le bon regard de Mme B… errait autour de moi :

– Non, ma foi, répondit-elle enfin…

Elle ajouta, vive, et comme pour me consoler :

– Peut-être qu'elle se repose ? Ça arrive… Vous êtes seule d'enfant ? (*sic*).

– J'ai encore un frère.

– Là !… s'exclama bonnement Mme B… Sans doute qu'elle est occupée avec lui… Un esprit ne peut pas être partout à la fois, vous savez…

Non, je ne le savais pas. J'appris dans la même visite que le commerce des défunts s'accommode de lumière terrestre, de familière gaîté. « Ils sont comme les vivants », affirme, paisible dans sa foi, Mme B… Pourquoi non ? Comme les vivants, sauf qu'ils sont morts. Morts, – et voilà tout. Aussi s'étonnait-elle de voir en mon frère aîné un mort « aussi triste ». Ainsi l'ai-je vu – ainsi le voyait-elle à travers mon perméable mystère, sans doute – très triste en vérité, et comme roué de coups par son pénible et dernier passage, encore soucieux et fourbu…

Quant à mon père… « Vous êtes justement ce qu'il a souhaité d'être, et de son vivant il n'a pas pu. » Là, j'ai de quoi rêver, de quoi m'émouvoir. Sur un des plus hauts rayons de la bibliothèque, je revois encore une série de tomes cartonnés, à dos de toile noire. Les plats de papier jaspé, bien collés, et la rigidité du cartonnage attestaient l'adresse manuelle de mon père. Mais les titres, manuscrits, en lettres gothiques, ne me tentaient point, d'autant que les étiquettes à filets noirs ne révélaient aucun auteur. Je cite de mémoire : *Mes campagnes, Les ensei-*

gnements de 70, La Géodésie des géodésies, L'Algèbre élégante, Le maréchal de Mac-Mahon vu par un de ses compagnons d'armes, Du village à la Chambre, Chansons de zouave (vers)… J'en oublie.

Quand mon père mourut, la bibliothèque devint chambre à coucher, les livres quittèrent leurs rayons.

– Viens donc voir, appela un jour mon frère, l'aîné.

Il transportait lui-même, classait, ouvrait les livres, taciturne, en quête d'une odeur de papier piqué, d'une de ces moisissures embaumées d'où se lève l'enfance révolue, d'un pétale de tulipe sec, encore jaspé comme l'agate arborescente…

– Viens donc voir…

La douzaine de tomes cartonnés nous remettait son secret, accessible, longtemps dédaigné. Deux cents, trois cents, cent cinquante pages par volume ; beau papier vergé crémeux ou « écolier » épais, rogné avec soin, des centaines et des centaines de pages blanches… Une œuvre imaginaire, le mirage d'une carrière d'écrivain.

Il y en avait tant, de ces pages respectées par la timidité ou la nonchalance, que nous n'en vîmes jamais la fin. Mon frère y écrivit ses ordonnances, ma mère couvrit de blanc ses pots de confitures, ses petites-filles griffonneuses arrachèrent des feuillets, mais nous n'épuisâmes pas les cahiers vergés, l'œuvre inconnue. Ma mère s'y employait pourtant avec une sorte de fièvre destructive : « Comment, il y en a encore ? Il m'en faut pour les côtelettes en papillotes… Il m'en faut pour tapisser mes petits tiroirs… » Ce n'était pas dérision, mais cuisant regret et besoin douloureux d'anéantir la preuve d'une impuissance…

J'y puisai à mon tour, dans cet héritage immatériel, au temps de mes débuts. Est-ce là que je pris le goût fastueux d'écrire sur des feuilles lisses, de belle pâte, et de ne les point ménager ? J'osai couvrir de ma grosse écriture ronde la cursive invisible, dont une seule personne au monde apercevait le lumi-

neux filigrane qui jusqu à la gloire prolongeait la seule page amoureusement achevée, et signée, la page de la dédicace :

À ma chère âme,

son mari fidèle :

JULES-JOSEPH COLETTE.

III

LES SAUVAGES

– Des sauvages… Des sauvages…, disait-elle. Que faire avec de tels sauvages ?

Elle secouait la tête. Il y avait, dans son découragement, une part de choix, un désistement raisonné, peut-être aussi la conscience de sa responsabilité. Elle contemplait ses deux garçons, les demi-frères, et les trouvait beaux. L'aîné surtout, le châtain aux yeux pers, dix-sept ans, une bouche empourprée qui ne souriait qu'à nous et à quelques jolies filles. Mais le brun, à treize ans, n'était pas mal non plus, sous ses cheveux mal taillés qui descendaient jusqu'à ses yeux bleu-de-plomb, pareils à ceux de notre père…

Deux sauvages aux pieds légers, osseux, sans chair superflue, frugaux comme leurs parents, et qui préféraient aux viandes le pain bis, le fromage dur, la salade, l'œuf frais, la tarte aux poireaux ou à la citrouille. Sobres et vertueux, – de vrais sauvages…

– Que faire d'eux ? soupirait ma mère.

Ils étaient si doux que nul ne les pouvait atteindre ni diviser.

L'aîné commandait, le second mêlait, à son zèle, une fantaisie qui l'isolait du monde. Mais l'aîné savait qu'il allait commencer ses études de médecine, tandis que le second espérait sourdement que rien ne commencerait jamais pour lui, sauf le jour suivant, sauf l'heure d'échapper à une contrainte civilisée, sauf la liberté totale de rêver et de se taire… Il l'espère encore.

Jouaient-ils ? Rarement. Ils jouaient, si par jeu l'on entend que d'un radieux univers villageois ils ne voulaient que la fleur, le meilleur, le plus désert, le non-foulé, tout ce qui rajeunit et recommence à l'écart de l'homme. On ne les vit jamais déguisés en Robinsons, ni en conquérants, ni interprétant des saynètes improvisées. Le cadet, incorporé une fois à une, troupe de garçons entichés de tragédie, n'y accepta qu'un rôle muet : le rôle du « fils idiot ».

C'est aux récits de ma mère qu'il me faut remonter, quand il me prend, comme à tous ceux qui vieillissent, la hâte, le prurit de posséder les secrets d'un être à jamais dissous. Lire le « chiffre » de sa turbulente jeunesse, heure par heure perdue en elle-même et d'elle-même renaissant ; marquer, je ne sais quelle grâce m'aidant, marquer du doigt le promontoire d'où il se laissa tomber dans la plate mer des hommes, épeler le nom de ses astres contraires…

J'ai dit adieu au mort, à l'aîné sans rivaux ; mais je recours aux récits maternels, et aux souvenirs de ma petite enfance, si je veux savoir comment se forma le sexagénaire à moustache grise qui se glisse chez moi, la nuit tombée, ouvre ma montre, et regarde palpiter l'aiguille trotteuse, – prélève, sur une enveloppe froissée, un timbre-poste étranger, – aspire, comme si le souffle lui avait tout le jour manqué, une longue bouffée de musique du *Columbia*, et disparaît sans avoir dit un mot…

Il provient, cet homme blanchissant, d'un petit garçon de six ans, qui suivait les musiciens mendiants quand ils traversaient notre village. Il suivit un clarinettiste borgne jusqu'à Saints – quatre kilomètres – et quand il revint, ma mère faisait sonder les puits du pays. Il écouta avec bonté les reproches et les plaintes, car il se fâchait rarement.

Quand il en eut fini avec les alarmes maternelles, il alla au piano, et joua fidèlement tous les airs du clarinettiste, qu'il enrichit de petites harmonies simples, fort correctes.

Ainsi faisait-il des airs du manège forain, à la Quasi-modo, et de toutes les musiques, qu'il captait comme des messages volants.

– Il faudra, disait ma mère, qu'il travaille le mécanisme et l'harmonie. Il est encore plus doué que l'aîné. Il deviendrait un artiste… Qui sait ?

Elle croyait encore, quand il avait six ans, qu'elle pouvait quelque chose pour lui, – ou contre lui. Un petit garçon si inoffensif !… Sauf son aptitude à disparaître, que pouvait-elle lui reprocher ? Bref de taille, vif, très bien équilibré, il cessait miraculeusement d'être présent. Où le joindre ? Les aires préférées des petits garçons ordinaires ne l'avaient pas même vu passer, ni la patinoire, ni la Place du Grand-Jeu damée par les pieds d'enfants. Mais plutôt dans la vieille glacière du château, souterrain tronqué qui datait de quatre siècles, ou dans la boîte de l'horloge de ville, place du Marché, ou bien enchaîné aux pas de l'accordeur de pianos qui venait une fois l'an du chef-lieu et donnait ses soins aux quatre « instruments » de notre village. « Quel instrument avez-vous ? » « Madame Vallée va échanger son instrument… » « L'instrument de Mlle Philippon est bien fatigué ! »

J'avoue qu'en ma mémoire le mot « instrument » appelle encore, à l'exclusion de toutes les autres images, celle d'un édifice d'acajou conservé dans l'ombre des salons provinciaux et brandissant, comme un autel, des bras de bronze et des cires vertes…

Oui, un petit garçon si inoffensif, qui n'exigeait rien, sauf un soir…

– Je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisettes, dit-il.

– Les épiceries sont fermées, répondit ma mère. Dors, tu en auras demain.

– Je voudrais deux sous de pruneaux et deux sous de noisettes, redemanda, le lendemain soir, le doux petit garçon.

– Et pourquoi ne les as-tu pas achetés dans la journée ? se récria ma mère impatientée. Va te coucher !

Cinq soirs, dix soirs ramenèrent la même taquinerie, et ma mère montra bien qu'elle était une mère singulière. Car elle ne fessa pas l'obstiné, qui espérait peut-être qu'on le fesserait, ou qui escomptait seulement une explosion maternelle, les cris des nerfs à bout, les malédictions, un nocturne tumulte qui retarderait le coucher…

Un soir après d'autres soirs, il prépara sa figure quotidienne d'enfant buté, le son modéré de sa voix :

– Maman ?…

– Oui, dit maman.

– Maman, je voudrais…

– Les voici, dit-elle.

Elle se leva, aveignit dans l'insondable placard, près de la cheminée, deux sacs grands comme des nouveau-nés, les posa à terre de chaque côté de son petit garçon, et ajouta :

– Quand il n'y en aura plus, tu en achèteras d'autres.

Il la regardait d'en bas, offensé et pâle sous ses cheveux noirs.

– C'est pour toi, prends, insista ma mère.

Il perdit le premier son sang-froid et éclata en larmes.

– Mais… mais… je ne les aime pas ! sanglotait-il.

« Sido » se pencha, aussi attentive qu'au-dessus d'un œuf fêlé par l'éclosion imminente, au-dessus d'une rose inconnue, d'un messager de l'autre hémisphère :

– Tu ne les aimes pas ? Qu'est-ce que tu voulais donc ?

Il fut imprudent, et avoua :

– Je voulais les demander.

* * *

Lorsqu'elle partait chaque trimestre pour Auxerre à deux heures du matin, dans la victoria, ma mère cédait presque toujours aux instances de son enfant le plus jeune. Le privilège de naître la dernière me conserva longtemps ce grade d'enfant-le-plus-jeune, et ma place dans le fond de la victoria. Mais avant moi il y eut pendant une dizaine d'années ce petit garçon évasif et agile. Au chef-lieu, il se perdait, car il déjouait toute surveillance. Il se perdit ici et là, dans la cathédrale, dans la tour de l'horloge, et notamment dans une grande épicerie, durant qu'on emballait le pain de sucre drapé d'un biais de papier indigo, les cinq kilos de chocolat, la vanille, la cannelle, la noix-muscade, le rhum pour les grogs, le poivre noir et le savon blanc. Ma mère fit un cri de renarde :

– Ha !... Où est-il ?

– Qui, madame Colette ?

– Mon petit garçon ! L'a-t-on vu sortir ?

Personne ne l'avait vu sortir, et déjà ma mère, à défaut de puits, interrogeait les cuves d'huile et les tonneaux de saumure.

On ne le chercha pas trop longtemps, cette fois. Il était au plafond. Tout en haut d'un des piliers de fonte tors, qu'il étreignait des cuisses et des pieds comme un grimpeur des cocotiers, il manœuvrait et écoutait les rouages d'un gros cartel à face plate de chat-huant, vissé sur la maîtresse-poutre.

Quand des parents ordinaires font souche d'enfants exceptionnels, il y a de grandes chances que les parents éblouis les poussent, fût-ce à grands coups de pied dans le derrière, vers des destinées qu'ils nomment meilleures. Ma mère, qui tenait pour naturel, voire obligatoire, d'enfanter des miracles, professait aussi que « l'on tombe toujours du côté où l'on penche », et affirmait, pour se rassurer elle-même :

– Achille sera médecin. Mais Léo ne pourra pas échapper à la musique. Quant à la petite...

Elle levait les sourcils, interrogeait le nuage et me remettait à plus tard.

Exception bizarre, il n'était jamais question de l'avenir de ma sœur aînée, déjà majeure, mais étrangère à nous, étrangère à tous, volontairement isolée au sein de sa propre famille.

– Juliette est une autre espèce de sauvage, soupirait ma mère. Mais à celle-là personne ne comprend rien, même moi...

Elle se trompa, nous la trompâmes plus d'une fois. Elle ne se décourageait pas et nous coiffait d'une nouvelle auréole. Mais elle n'accepta jamais que son second fils échappât, comme elle disait, à la musique, car je lis dans mainte lettre qui date de la fin de sa vie : « *Sais-tu si Léo a un peu de temps pour travailler son piano ? Il ne doit pas négliger un don qui est extraordinaire ; je ne me lasserai pas d'insister là-dessus...* » À l'époque où ma mère m'écrivait ces lettres, mon frère était âgé de quarante-quatre ans.

Il a, quoi qu'elle en eût, échappé à la musique, puis aux études de pharmacie, puis successivement à tout, – à tout ce qui n'est pas son passé de sylphe. À mes yeux, il n'a pas changé c'est un sylphe de soixante-trois ans. Comme un sylphe, il n'est attaché qu'au lieu natal, à quelque champignon tutélaire, à une feuille recroquevillée en manière de toit. On sait que les sylphes vivent de peu, et méprisent les grossiers vêtements des hom-

mes : le mien erre parfois sans cravate, et long-chevelu. De dos, il figure assez bien un pardessus vide, ensorcelé et vagabond.

Sa modeste besogne de scribe, il l'a élue entre toutes pour ce qu'elle retient, assise, à une table, sa seule et fallacieuse apparence d'homme. Tout le reste de lui, libre, chante, entend des orchestres, compose, et revole à la rencontre du petit garçon de six ans qui ouvrait toutes les montres, hantait les horloges municipales, collectionnait les épitaphes, foulait sans fatigue les mousses élastiques et jouait du piano de naissance… Il le retrouve aisément, revêt le petit corps agile et léger qu'il n'a jamais quitté longtemps, et il parcourt un domaine mental où tout est à la guise et à la mesure d'un enfant qui dure victorieusement depuis soixante années.

Il n'est pas – quel dommage !… – d'enfant invulnérable. Celui-ci, pour vouloir confronter son rêve exact avec une réalité infidèle, m'en revient déchiré, parfois…

Certain crépuscule ruisselant, à grandes draperies d'eau et d'ombre sous chaque arcade du Palais-Royal, me l'amena. Je ne l'avais pas vu depuis des mois. Il s'assit, mouillé, à mon feu, prit distraitement sa singulière subsistance – des bonbons fondants, des gâteaux très sucrés, du sirop – ouvrit ma montre, puis mon réveil, les écouta longuement, et ne dit rien.

Je ne regardais qu'à la dérobée, dans sa longue figure, sa moustache quasi blanche, l'œil bleu de mon père, le nez, grossi, de « Sido » – traits survivants, assemblés par des plans d'os, des muscles inconnus et sans origine lisible… Une longue figure douce, éclairée par le feu, douce et désemparée… Mais les us et coutumes de l'enfance, – réserve, discrétion, liberté, – sont encore si vigoureux entre nous que je ne posai à mon frère aucune question.

Quand il eut assez séché les ailes tristes, alourdies de pluie, qu'il appelle son manteau, il fuma, l'œil cligné, et frotta ses mains sèches, rouges d'ignorer en toute saison l'eau chaude et les gants, et parla.

– Dis donc ?

– Oui…

– J’ai été *là-bas*, tu sais ?

– Non ? Quand ça ?

– J’en arrive.

– Ah !… dis-je avec admiration. Tu es allé à Saint-Sauveur ? Comment ?

Il me fit un petit œil fat.

– C’est Charles Faroux qui m’a emmené en auto.

– Mon vieux !… C’est joli, en cette saison ?

– Pas mal, dit-il brièvement.

Il enfla les narines, redevint sombre et se tut. Je me remis à écrire.

– Dis donc ?

– Oui…

– *Là-bas*, j’ai été aux Roches, tu sais ?

Un chemin montueux de sable jaune se dressa dans ma mémoire comme un serpent le long d’une vitre…

– Oh !… comment est-ce ? Et le bois, en haut ? Et le petit pavillon ? Les digitales… les bruyères…

Mon frère siffla.

– Fini. Coupé. Plus rien. Rasé. On voit la terre. On voit…

Il faucha l'air du tranchant de la main, et rit des épaules, en regardant le feu. Je respectai ce rire, et ne l'imitai pas.

Mais le vieux sylphe, frémissant et lésé, ne pouvait plus se taire. Il profita du clair-obscur, du feu rougeoyant.

– Ce n'est pas tout, chuchota-t-il. Je suis allé aussi à la Cour du Pâté…

Nom naïf d'une chaude terrasse, au flanc du château ruiné, arceaux de rosiers maigris par l'âge, ombre, odeur de lierre fleuri versées par la tour sarrazine, battants revêches et rougeâtres de la grille qui ferme la Cour du Pâté, accourez…

– Et alors~ vieux, et alors ?

Mon frère se ramassa sur lui-même.

– Une minute, commanda-t-il. Commençons par le commencement. J'arrive au château. Il est toujours asile de vieillards, puisque Victor Gandrille l'a voulu. Bon. Je n'ai rien à objecter. J'entre dans le parc, par l'entrée du bas, celle qui est près de Mme Billette…

– Comment, Mme Billette ? Mais elle doit être morte depuis quarante ans au moins !

– Peut-être, dit mon frère avec insouciance. Oui…

C'est donc ça qu'on m'a dit un autre nom… un nom impossible… S'ils croient que je vais retenir des noms que je ne connais pas ! … Enfin j'entre par l'entrée du bas, je monte l'allée des tilleuls… Tiens, les chiens n'ont pas aboyé quand j'ai poussé la porte… fit-il avec irritation.

– Écoute, vieux, ça ne pourrait pas être les mêmes chiens… Songe donc…

– Bon, bon… Détail sans importance… Je te passe sous silence les pommes de terre qu'*ils* ont plantées à la place des

cœurs et des pavots… Je passe même, poursuivit-il d'une voix intolérante, sur les fils de fer des pelouses, un quadrillage de fils de fer… on se demande ce qu'on voit… il paraît que c'est pour les vaches… Les vaches !…

Il berça un de ses genoux entre ses deux mains nouées, et sifflota d'un air artiste qui lui allait comme un chapeau haut de forme.

– C'est tout, vieux ?

– Minute ! répéta-t-il férocement. Je monte donc vers le canal, – si j'ose, dit-il avec une recherche incisive, appeler canal cette mare infecte, cette soupe de moustiques et de bouse… Passons. Je m'en vais donc à la Cour du Pâté, et…

– Et ?…

Il tourna vers moi, sans me voir, un sourire vindicatif.

– J'avoue que je n'ai d'abord pas aimé particulièrement qu'*ils* fassent de la première cour, – devant la grille, derrière les écuries aux chevaux – une espèce de préau à sécher la lessive… Oui, j'avoue !… Mais je n'y ai pas trop fait attention, parce que j'attendais le « moment de la grille ».

– Quel moment de la grille ?

Il claqua des doigts, impatienté.

– Voyons… Tu vois le loquet de la grille ?

Comme si j'allais le saisir, – de fer noir, poli et fondu – je le vis en effet…

– Bon. Depuis toujours, quand on le tourne comme ça, – il mimait – et qu'on laisse aller la grille, alors elle s'ouvre par son propre poids, et en tournant elle dit…

– « *I-î-îan…* » chantâmes-nous d'une seule voix, sur quatre notes.

– Oui, dit mon frère en faisant danser fébrilement son genou gauche. J'ai tourné… J'ai laissé aller la grille… J'ai écouté… Tu sais ce qu'ils ont fait ?

– Non…

– *Ils* ont huilé la grille, dit-il froidement.

Il partit presque aussitôt. Il n'avait pas autre chose à me dire. Il recroisa les membranes humides de son grand vêtement, et s'en alla, dépossédé de quatre notes, son oreille musicienne tendue en vain, désormais, vers la plus délicate offrande, composée par un huis ancien, un grain de sable, une trace de rouille, et dédiée au seul enfant sauvage qui en fût digne.

* * *

– Où en es-tu avec Mérimée ?

– Il me doit dix sous.

– Tiens !… s'étonnait l'aîné.

– Oui, repartait le cadet, mais moi je redois trois francs.

– Sur qui ?

– Sur un Victor Hugo.

– Quel volume ?

– *Chansons des rues et des bois*, et je ne sais quoi d'autre… Ah ! le chameau !

– Et encore, triomphait l'aîné, tu as dû lire ça à la va-vite ! Verse les trois francs !

– Où veux-tu que je les prenne ? Je n'ai pas le sou.

– Demande à maman.

– Oh…

– Demande à papa. Dis-lui que c'est pour acheter des cigarettes et que tu les lui demandes en cachette de maman, il te les donnera.

– Mais s'il ne me les donne pas ?

– Alors, à l'amende. Cinq sous pour le retard !

Les deux sauvages, qui lisaient comme autrefois lisaient les adolescents de quatorze et de dix-sept ans, c'est-à-dire avec excès, avec égarement, le jour, la nuit, au sommet des arbres, dans les fenils, avaient frappé d'interdit le mot « mignonne », qu'ils prononçaient « minionne » avec une affreuse grimace tordue, suivie d'une imitation de nausée. Recensé dans chaque livre nouveau, chaque « mignonne », voué à l'exécration, créditait de deux sous une cagnotte. En revanche, un livre « vierge » rapportait dix sous à son lecteur. Le contrat jouait depuis deux mois, et l'argent, s'il en restait au bout du semestre, paierait des bombances, des filets à papillons, une nasse à goujons…

Mon jeune âge – huit ans – m'écartait de la combinaison. Au dire des deux frères, il y avait trop peu de temps que je ne grattais plus pour les manger, au long des chandelles, les « coulures » en forme de longues larmes, et les deux garçons m'appelaient encore « enfant de Cosaque ». Pourtant je savais dire « minionne »en tordant la bouche, et m'efforcer ensuite de vomir, et j'apprenais à coter des romanciers selon les nouveaux statuts.

– Dickens rend beaucoup, disait un sauvage.

– Dickens ne devrait pas compter, rechignait l'autre, c'est une traduction. Le traducteur nous empile.

– Alors Edgar Poe non plus ne compte pas ?

– Heu… Le bon sens commanderait d'exclure aussi les livres d'Histoire, qui « payent » dix sous à coup sûr. La Révolution n'est pas « mignonne » – beûh ! – Charlotte Corday n'est pas « mignonne »– beûh ! – Mérimée devrait être exclu, en tant qu'auteur de la *Chronique de Charles IX*.

– Alors qu'est-ce que tu fais du *Collier de la Reine* ?

– Il joue. C'est du roman pur.

– Et les Balzac sur Catherine de Médicis ?

– Tu parles comme un enfant. Ils jouent.

– Ah ! non, mon vieux, permets !…

– Mon vieux, je fais appel à ta bonne foi… Tais-toi.

On marche dans la rue.

Ils ne se disputaient jamais. Allongés sur le faîte du mur, ils y cuisaient au soleil d'après-midi, discutaient avec feu et sans injures, et me concédaient une portion de la dalle faîtière, doucement inclinée. De là nous dominions la rue des Vignes, venelle déserte qui menait aux jardins potagers éparpillés dans le vallon du Saint-Jean. Mes frères se taisaient subtilement au plus lointain bruit de pas, épousaient le mur en s'aplatissant et tendaient le menton au-dessus de l'ennemi originel, – leur semblable…

– Ce n'est rien, c'est Chebrier qui va à son jardin, avertit le cadet.

Ils oublièrent un moment leur débat, et laissèrent passer sur eux l'heure encore chaude, la lumière oblique. D'autres pas, nets et vifs, sonnèrent sur les silex bossus. Un corsage lilas, un buisson de cheveux crêpelés, d'un rose de cuivre, éclairèrent le haut de la rue.

– Hou ! la rousse ! souffla le cadet. Hou ! la carotte !

Il n'avait que quatorze ans, et voulait du mal aux « filles », qui l'éblouissaient d'une lumière trop crue.

– C'est Flore Chebrier qui rejoint son père, dit mon frère aîné quand l'or et le lilas s'éteignirent en bas de la rue. Elle a joliment changé.

Son cadet, couché sur le ventre, posa son menton sur ses bras croisés. Il clignait par mépris et gonflait sa bouche, qu'il avait ronde et renflée comme les petits Éoles des vieilles cartes marines…

– C'est une carotte ! C'est une rouge ! Au feu ! au feu ! cria-t-il avec une grossièreté d'écolier jaloux.

L'aîné haussa les épaules.

– Tu ne t'y connais guère en blondes, dit-il. Moi, je la trouve très – mais très, très mignonne…

Un gros rire de garçonnet, enroué de mue, salua le mot maudit que caressait la voix rêveuse de l'aîné, le séducteur aux yeux pers. J'entendis une bousculade sur le mur, les clous des souliers raclant la pierre, une chute molle de corps liés sur la terre accueillante et sarclée, au pied des abricotiers. Mais ils se délièrent aussitôt avec une hâte sage.

Ils ne s'étaient jamais battus, ni insultés. Je crois qu'ils savaient déjà que ce bouquet de cheveux roux, ce corsage lilas, merveilles accessibles, ne devaient pas compter parmi leurs enjeux indivis, leurs délectations baroques et pudiques. D'un pas bien accordé, ils s'en retournèrent vers les « étaloirs » de liège où séchaient les machaons, vers la construction d'un jet d'eau, vers un « système » d'alambic à distiller la menthe des marais, instrument capricieux qui enlevait au produit distillé le parfum de la menthe, mais lui laissait intacte l'odeur du marécage…

* * *

Leur farouche humeur n'était pas toujours innocente. L'âge qu'on dit ingrat, qui étire douloureusement les corps enfantins, exige des holocaustes. Il fallait à mes frères une victime. Ils élurent un camarade de collège, que les vacances ramenaient dans le canton voisin. Mathieu M… n'avait point de défauts, ni de grands mérites. Sociable, bien vêtu, un peu blondasse, sa seule vue échauffait mes frères d'une perversité comparable à celle des femmes enceintes. Aussi s'attachait-il avec passion aux deux sauvages fiers, chaussés de toile, coiffés de jonc, et qui méprisaient ses cravates. L'aîné n'avait que rigueurs pour ce « fils de tabellion » et le cadet, par imitation et renchérissement, effilochait son mouchoir, retroussait son pantalon déjà trop court, pour accueillir Mathieu M…, ganté, qui descendait de son tricycle.

– J'ai apporté la partition des *Noces de Jeannette*, criait de loin l'affectueuse victime, et l'édition allemande des *Symphonies* de Beethoven à quatre mains !

Sombre, l'aîné, le barbare au frais visage, toisait l'intrus, banal enfant des hommes que rien n'obscurcissait, qui ne portait en lui ni vœu de solitude ni intolérance, qui se troublait sous son regard et mendiait :

– Tu veux faire un peu de quatre mains avec moi ?

– Avec toi, non ; – sans toi, oui.

– Je tournerai les pages, alors…

L'un soumis, l'autre inexplicablement malveillant et chargé d'orage, ils souffraient d'incompatibilité, mais Mathieu M…, patient comme une épouse rudoyée, ne se lassait pas de revenir.

Un jour, les sauvages prirent le large dès le déjeuner, ne rentrèrent que le soir. Ils semblaient las, excités, et ils se jetèrent tout fumants sur les deux vieux canapés de reps vert.

– D’où venez-vous dans cet état ? demanda notre mère.

– De loin, répondit avec douceur l’aîné.

– Mathieu est venu, il a paru surpris de ne pas te trouver.

– C’est un garçon qui s’étonne d’un rien…

Quand ils furent seuls avec moi, mes deux frères parlèrent. Je ne comptais guère, et d’ailleurs ils m’avaient élevée à ne point trahir. Je sus que cachés dans un bois qui surplombe la route de St-F… ils n’avaient pas, au passage de Mathieu, révélé leur présence. Je m’intéressai assez peu à des détails qu’ils ressassaient :

– Quand j’ai entendu le grelot de son tricycle… commençait le cadet.

– Je l’ai entendu de plus loin que toi, va…

– Pas sûr ! Tu te souviens du moment où il s’est arrêté juste sous notre nez, pour s’essuyer ?

Ils dialoguaient presque bas, couchés, les yeux au plafond. L’aîné s’agita :

– Oui… Cet animal, il regardait à gauche et à droite comme s’il nous flairait…

– Ça, mon vieux, c’est fort, hein ? C’est curieux ? C’est nous qui l’avons arrêté en le regardant, hein ? Il avait l’air tout gêné, tout chose…

Les yeux de l’aîné noircissaient.

– Ça se peut… Il avait sa cravate écossaise… Cette cravate-là, j’ai toujours pensé qu’elle serait cause d’un malheur…

Je m’élançai entre eux, avide d’émotions :

– Et alors ? Et alors ? Quel malheur ?

Ils me jetèrent tous deux le plus froid regard :

– D'où est-ce qu'elle sort, celle-là ? Qu'est-ce qu'elle veut avec son malheur ?

– Mais c'est toi qui viens de dire…

Ils se redressèrent, s'assirent, ricanèrent de connivence :

– Il n'est rien arrivé, dit enfin l'aîné. Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive ? On a laissé passer Mathieu, et on a bien rigolé.

– C'est tout ? fis-je, déçue…

Le cadet se leva d'un bond, il dansait sur place et ne se possédait plus :

– Oui, c'est tout ! Tu ne peux pas comprendre ! On était là, couchés, on l'avait au ras du menton ! Lui, sa cravate, sa raie de côté, ses manchettes, son nez qui reluisait ! Ah ! bon Dieu, c'était épatant !

Il se pencha sur son aîné, le frôla du nez animalement :

– C'était facile de le tuer, hein ?

Rigide, les yeux fermés, l'aîné ne répondit pas.

– Et vous ne l'avez pas tué ? m'étonnai-je.

Ma surprise les arracha sans doute au bois obscur où ils avaient, invisibles, tremblé d'affût et de plaisir homicide, car ils éclatèrent de rire et redevinrent puérils à mes dépens :

– Non, dit l'aîné, nous ne l'avons pas tué. Je ne sais pas pourquoi, d'ailleurs…

Ragaillardi, il entonna ses improvisations préférées, filles difformes du rythme et du verbe, conçues aux heures où son esprit d'étudiant, rebutant le travail, s'accrochait sans le savoir au relief des mots qu'il détergeait de leur sens. Ma petite voix lui fit écho – je suis seule, maintenant, à affirmer, sur un air de polka, qu'

Un cachet
De benzo-naphtol
Ça fait du
Bien pour le
Mal à la tête !
Un cachet
De benzo-naphtol
Ça fait du
Bien pour la
Métrite du col !

Affirmation aventurée, contraire à toute thérapeutique, à laquelle je préférais, sinon la musique, du moins le texte d'une aubade connue :

Le baume analgésique
Du pharmacien Bengué
Bengué,
Est très distingué,
Quand on se l'applique,
On se sent soulagé,
Lagué, etc.

Ce soir-là, mon frère, encore exalté, chanta la nouvelle version de la Sérénade de Severo Torelli :

Nous n'avons pas tué, Mathieu,
Pour ce soir, ma brune,
Laissons vivre encore ce
Rival de la lune…

Le cadet, autour de lui, dansait, radieux comme un Lorenzaccio à son premier crime. Il s'interrompit et me promit, avec gentillesse :

– On le tuera la prochaine fois.

* * *

Ma demi-sœur, l'aînée de nous tous, – l'étrangère, l'agréable laide aux yeux tibétains – se fiança, à la veille de coiffer Sainte Catherine. Si ma mère n'osa empêcher ce mauvais mariage, elle ne tut pas ce qu'elle en pensait. De la rue de la Roche à la Gerbaude, de Bel-Air au Grand-Jeu, on ne parla que du mariage de ma sœur.

– Juliette se marie ? demandait-on à ma mère. C'est un événement !

– Un accident, rectifiait « Sido ».

Certains risquaient, aigrement :

– Enfin, Juliette se marie ! C'est inattendu ! C'est un peu inespéré !

– Non, repartait « Sido » belliqueuse, c'est désespéré. Qui peut retenir une fille de vingt-cinq ans ?

– Et qui épouse-t-elle ?

– Oh ! mon Dieu, le premier chien coiffé…

Au fond, elle prenait en pitié la vie, gorgée de rêves et de lecture effrénée, de sa fille solitaire. Mes frères considérèrent l' » événement » du haut de leur point de vue personnel. Une année d'études médicales à Paris n'avait pas apprivoisé l'aîné, haut, resplendissant et que le regard des femmes, quand il ne les désirait pas, offensait. Les mots « cortège nuptial », « frac de soirée », « déjeuner dînatoire », « défilé », tombèrent sur les deux sauvages comme des gouttes de poix bouillante…

– Je n'irai pas à la noce » ! protestait le cadet, l'œil pâle d'indignation, et toujours coiffé à la malcontent. Je ne donnerai pas le bras ! Je ne mettrai pas un habit à queue !

– Tu es le garçon d'honneur de ta sœur, lui remontrait ma mère.

– Elle n'a qu'à ne pas se marier ! Pour ce qu'elle épouse !… Un type qui sent le vermouth ! D'abord, elle a toujours vécu sans nous, elle n'a pas davantage besoin de nous pour se marier !

Notre bel aîné parlait moins. Mais nous lui voyions son visage de sauteur de murs, son regard qui mesurait les obstacles. Il y eut des jours difficiles, des récriminations que mon père, soucieux et qui fuyait l'odorant intrus, n'apaisait pas. Puis les deux garçons parurent consentir à tout. Bien mieux, ils suggérèrent l'idée d'organiser eux-mêmes une messe en musique, et, de joie, « Sido » oublia pendant quelques heures son « chien coiffé » de gendre.

Notre piano Aucher prit le chemin de l'église, mêla son joli son un peu sec au bêlement de l'harmonium. Les sauvages répétaient, dans l'église vide qu'ils verrouillaient, la « Suite » de *l'Arlésienne*, je ne sais quel Stradella, un Saint-Saëns dévolu aux fastes nuptiaux…

Ma mère s'avisa trop tard que ses fils, retenus à leur clavier d'exécutants, ne figureraient qu'un moment aux côtés de leur sœur. Ils jouèrent, je me le rappelle, comme des anges musiciens, et ensoleillèrent de musique la messe villageoise, l'église sans richesses et sans clocher. Je paradais, fière de mes onze ans, de ma chevelure de petite Ève et de ma robe rose, fort contente de toutes choses, sauf quand je regardais ma sœur tremblante de faiblesse nerveuse, toute petite, accablée de faille et de tulle blancs, pâle et qui levait sa singulière figure mongole, défaillante, soumise au point que j'en eus honte, vers un inconnu…

Les violons du bal mirent fin au long repas, et rien qu'à les entendre les deux garçons frémirent comme des chevaux neufs. Le cadet, un peu gris, resta. Mais l'aîné, à bout d'efforts, disparut. Il sauta, pour pénétrer dans notre jardin, le mur de la rue des Vignes, erra autour de notre maison fermée, brisa une vitre et ma mère le trouva couché quand elle rentra lasse, triste, ayant remis sa fille, égarée et grelottante, aux mains d'un homme.

Elle me contait plus tard cette petite aube poussiéreuse d'été, sa maison vide et comme pillée, sa fatigue sans joie, sa robe à « devant » perlé, les chats inquiets que la nuit et la voix de ma mère ramenaient. Elle me disait qu'elle avait trouvé son aîné endormi, les bras fermés sur sa poitrine, la bouche fraîche et les yeux clos, et tout empreint de sa sévérité de sauvage pur…

– Songe donc, c'est pour être seul, loin de ces gens en sueur, pour être endormi et caressé par le vent de la nuit qu'il avait brisé un carreau ! Y eut-il jamais un enfant aussi sage ?

Ce sage, je l'ai vu cent fois franchir la fenêtre, d'un bond réflexe, à chaque coup de sonnette qu'il ne prévoyait pas.

Grisonnant, tôt vieilli de travail, il retrouvait l'élasticité de son adolescence pour sauter dans le jardin, et ses fillettes riaient de le voir. Ses accès de misanthropie, encore qu'il les combattît, lui creusaient le visage. Peut-être qu'il trouvait, captif, son préau chaque jour plus étroit, et qu'il se souvenait des évasions qui jadis le menaient à un lit d'enfant où il dormait demi-nu, chaste et voluptueusement seul.

FIN.

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits

http ://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http ://www.ebooksgratuits.com/

—

Décembre 2005

—

– ***Élaboration de ce livre électronique :***

Les membres de Ebooks libres et gratuits qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Walter, Michèle, Coolmicro et Fred.

– ***Dispositions :***

Les livres que nous mettons à votre disposition sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. ***Tout lien vers notre site est bienvenu…***

– ***Qualité :***

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.